

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNÉE.—No 899

MONTREAL, 27 JUILLET 1901

5c LE No



MEDITATION D'ARTISTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 JUILLET 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Elle se résume à bien peu, chez nous, par ce temps de chaleur tropicale. On dirait que le soleil de plomb, qui nous cuit depuis une couple de semaines, énerve et paralyse hommes et choses. Les événements sont d'une rareté et d'un terre à terre absolu. Il n'y a pour ainsi dire, "que les grèves qui ne chôment pas", si paradoxale qu'en paraisse la proposition.

Celle des cantonniers de la compagnie de chemin de fer le Pacifique Canadien dure encore, bien qu'on annonce, chaque jour, qu'elle agonise et va s'éteindre. Il serait à désirer que ce résultat fût, en effet, obtenu au plus tôt, moins pour la puissante compagnie, qui peut toujours se tirer d'affaires, grâce à ses ressources immenses, que pour tous ces pauvres travailleurs, qui se serrent le ventre et imposent à leurs familles de cruelles privations pour obéir aux directions arbitraires, irrationnelles, sans justifications, de meneurs venus d'outre-quarante-cinquième pour abuser nos braves compatriotes, aux dépens desquels ils se gorgent et s'engraissent, dont ils trahissent souvent les intérêts, tout en prodiguant les dehors d'une factice sollicitude.

** C'est pour avoir nettement prévenu de ce danger les ouvriers du bâtiment, en grève à Ottawa, que Mgr Routhier, vicaire général de l'archidiocèse d'Ottawa, s'est vu accuser par l'un de ces meneurs. L'audacieux poseur ose reprocher au distingué prélat de mépriser les travailleurs et de trahir leur intérêt. En réalité, ce sont les exploiters que dénonce le courageux vicaire-général et cela pour l'avantage bien compris des populations ouvrières qu'il voit entraînées, sans but pratique, aux plus funestes égarements, et exposées à toutes les misères sociales qui résultent du refus d'accepter le travail quand il s'offre dans des conditions très satisfaisantes, et de se créer des ressources pour les mauvais jours, quand l'occasion propice s'en présente.

Heureusement, les premiers intéressés, les grévistes eux-mêmes, ont su comprendre les paternelles directions de leur pasteur ; ils ont voté des résolutions approuvant l'opinion exprimée par monseigneur le vicaire-général d'Ottawa et y vouant leur déférence. Il est à espérer que de cette attitude à la fin de la grève le dernier pas qui reste sera bien vite franchi.

** Nos ouvriers sont dans un pays et au sein de conditions où le régime du travail, à très peu d'exceptions près, leur est tout à fait avantageux. Ils seraient bien inspirés de se soustraire à l'influence des meneurs qui, pour tenter de maintenir l'utilité de leur rôle si grassement rétribué, induisent ces braves gens à compromettre, par de folles équipées, une situation que leur envient les travailleurs de tous les pays du monde.

Le droit de grève, en certains cas exceptionnels, est un droit imprescriptible, mais il est d'exercice souverainement délicat. Sans compter que l'abus qu'on tend à en faire lui enlèvera bientôt toute efficacité, il convient de garder en mémoire qu'il comporte souvent de flagrantes injustices et finira par provoquer, de la part du capital, solidarisé de son côté, de cuisantes représailles, dont le prolétariat deviendrait fatalement la victime.

C'est pourquoi, si j'osais donner à nos ouvriers un conseil, ce serait d'être bien circonspects à l'endroit de ces prêcheurs de grèves, envers et contre tout, et de les renvoyer faire du prosélytisme en leur pays des Etats-Unis, où la situation économique, par suite de cet abus des grands moyens pour des causes souvent futiles, est à l'état de crise aiguë et de conflits perpétuellement renouvelés entre le capital et le travail, jusqu'au jour où tout se liquidera dans une grande guerre sociale et dans des flots de sang.

Notre heureux pays n'ambitionne point, assurément, d'en arriver à ces pénibles extrémités ! Que notre monde du travail sache donc éviter de suivre les mêmes périlleux sentiers.

Encore ces jours derniers, deux cent mille travailleurs de l'acier, en Pensylvanie, viennent de se mettre en grève contre le formidable "syndicat (trust) de l'acier," riche d'un billion de piastres. Que résultera-t-il de cette lutte de géants ? Rien de bon, c'est certain, ni pour les uns ni pour les autres. Loin de tenter nos ouvriers, ces pernicieux exemples devraient tenir leur prudence en éveil et les mettre en garde contre de tels dangers.

Le syndicat de l'acier va résister, sans doute, aux grévistes et les affamer, tout en écoulant la surproduction dont il dispose : ce qui lui donnera la facilité de maintenir ses prix. Les grévistes, de leur côté, aiguillonnés par les funestes tentations de la faim, pourront difficilement se soustraire aux déplorables excès des coups de force. Le sang coulera et la mort, lente ou violente, viendra finalement ramener à condition ce peuple de travailleurs.

Gardons-nous donc soigneusement à l'abri de ces tristesses, sous notre ciel paisible du Canada.

** Pour rattraper une note moins sombre, enregistrons ici l'écho de la discussion qui vient de s'élever, dans notre presse, en faveur du port de la chemisette, comme moyen de faire meilleure contenance, sous la vague de chaleur intense qui nous enveloppe depuis quelque temps.

Pour ma part, sans prendre, toutefois comme monnaie courante, tous les griefs que se plaisent à invoquer les gens à scrupules ou à préjugés contre ce vêtement, si rafraîchissant en sa légèreté même, qui permet au pauvre sexe fort (pas autant qu'on pense, sous quatre-vingt-quinze degrés à l'ombre !) de se payer quelques-uns de ces adoucissements qu'on n'a jamais songé à contester à ces dames, j'avoue franchement que je ne me suis oncques senti si bien disposé à admettre les circonstances atténuantes.

Aussi, je signerais volontiers des deux mains mon approbation du plaidoyer suivant, très sensé et très pratique, de l'un des collaborateurs du *Pionnier* (14 juillet) en faveur de la chemisette. "Les libertés sont libres en ce pays," comme disait ce fameux hâbleur que nous avons tous connu : en voici une qui ne jure aucunement avec le bon ordre public. La chemisette est un vêtement nouveau, mais décent, et surtout si commode. Je dis donc, avec mon confrère du *Pionnier* :

Depuis que notre Canada tend à s'émanciper et élève chaque année sa température, dans le but évident de se mettre à l'atmosphère de Paris et de Londres — qui le croirait ? — des gens d'esprit, d'élégance et de distinction ont endossé la chemisette, qui affranchit d'un coup le sexe pas beau des tyrannies, des soleilades dardant les épaules et les dos recouverts d'étoffe.

Le président McKinley a félicité la première chemisette qui s'est présentée à la Maison Blanche ; les sénateurs de Massachusetts siègent en chemisette ; Wall Street voit en chemisette les rois de la finance américaine ; bref, la chemisette a droit de cité, partout

où ne gouvernement point les puritains ou les imbéciles. L'autre après-midi, nous rapporte *le Journal*, un jeune homme, assigne en Cour des recorders, voulut se faire beau et propre pour paraître devant le tribunal. Il endossa une chemisette et profita de l'occasion pour laisser à sa mère son seul habit, qui commençait à réclamer des coups d'aiguille.

Le recorder Weir aperçut l'homme en chemisette et prononça :
— Allez mettre votre veston et ne vous présentez jamais devant moi en cet état.

Ce jour-là même le recorder Weir autorisait qui-conque est oppressé par la chaleur à s'étendre et à dormir toute la nuit, dans nos squares, à la vue de qui que ce soit.

On souffre ou on ne souffre pas de la chaleur. On se met à l'aise on l'on se guinde. On est puritain ou on ne l'est pas.

Le recorder Weir coiffe le castor, qui a été condamné il y a cent ans.

Espérons que ses accents d'indignation contre le port de la chemisette n'arrêteront point l'émancipation raisonnée des nôtres, et que, à la célébration du centenaire de la chemisette, nos juges seront eux-mêmes sortis de leur prince-Albert et de leur huit reflets et auront, par la même évolution, libéralisés leurs jugements.

** C'est un autre des collaborateurs du *Pionnier* qui va me fournir le mot de la fin. M. l'abbé Georges Dugas, dont on connaît le dévouement sincère et actif à la grande œuvre de la colonisation, vient d'écrire une belle page, très patriotique, dans le numéro du 14 juillet de notre vaillant confrère du dimanche :

En entendant parler du succès d'un Canadien, non pas dans une mine d'or où il a creusé péniblement, mais dans le domaine du génie, je dis, comme feu le curé Labelle : — Est-il possible qu'on traite avec tant d'insouciance la colonisation et qu'on laisse s'exporter un si beau peuple, dont les fils attirent forcément l'admiration des étrangers ?

Comptons nos hommes qui font leur marque, depuis quelques années, dans la politique, dans les professions libérales, dans les arts et dans le génie civil ; partout les preuves abondent de notre supériorité par l'intelligence.

J'ai connu, pendant mes études au collège de l'Assomption, les hommes distingués qui dirigent aujourd'hui les destinées de la nation canadienne. Ils n'étaient pas fils de millionnaires, et leurs maîtres de classe ne faisaient pas miroiter à leurs yeux les moyens d'entasser des écus. Non, mais ils ouvraient leur esprit à des ambitions plus nobles, en leur montrant le beau dans la culture de l'intelligence et en leur répétant que l'homme domine par le génie et la science. On ouvrait devant eux les trésors de la littérature et de la philosophie ; on formait leur jugement, on faisait d'eux des hommes capables de penser, et d'élucider les questions. Quand, plus tard, ils se sont trouvés en présence des Goliath, ils n'ont pas reculé, parce qu'ils savaient que l'esprit domine les forces matérielles.

O bon peuple canadien, comment n'avoir pas le cœur déchiré, quand on voit tes enfants quitter le champ que tes pères ont arrosé de leurs sueurs ?

Vous voyez où me conduit ma transition Labelle : je reviens à la vallée de la Rouge, ou plutôt à toute la Province de Québec, par un petit détour.

Nous ne sommes par une race inférieure, nous le prouvons tous les jours. Eh ! bien, qu'on arrange les choses pour garder nos compatriotes dans la Province de Québec ou dans le Manitoba.

Qu'on ne dépouille pas de bois nos terres colonisables ici, et que, là-bas, on ne remplisse pas le pays d'étrangers, quand nous avons des colons à rapatrier. Enfin, comprenons une bonne fois qu'il faut porter intérêt aux colons canadiens, avant d'en aller chercher au bout du monde, qui sont loin de valoir ceux que nous avons sous la main.

Voilà bien la note juste, qu'il convient de faire sonner haut et souvent : "Nous ne sommes pas une race inférieure : tout au contraire ; nous l'avons démontré et le prouvons encore à maintes reprises. Travaillons ferme : soyons justes et droits, que nos gouvernants donnent à nos efforts l'encouragement et la protection qu'ils méritent : et non-seulement la survie, mais la prédominance de l'influence française en Amérique en résulteront infailliblement."

RÉNÉ BERNARD.

La civilisation ne doit pas consister à connaître les lois de la nature et à violer les lois de la justice. — ETIENNE LAMY.

Chez nos émigrés

LA NAISSANCE D'UNE PAROISSE CANADIENNE CHEZ LES PURITAINS

L'automne dernier, je fus prié, à quelques heures d'avis, de me rendre à Leominster, pour y adresser la parole dans une assemblée politique ; et j'avais juste le temps de prendre le train, et le nom de Leominster ne me disait absolument rien. Quand j'arrivai, à la brune, je m'attendais donc à trouver un de ces petits bourgs dont les maisons, d'une uniformité désespérante, sont groupées autour d'une grande usine en forme de coffre, comme l'arche de Noé, et qui pourrait être transformée en prison sans grande dépense. Quelle ne fut pas ma surprise d'être conduit à un hôtel superbe, à travers des rues bordées de pelouses vertes ou de jolis jardins et d'arbres ombrageant de coquets cottages. Puis, le soir, ces rues m'apparurent de nouveau comme dans une féerie, illuminées par mille feux de Bengale, tandis qu'une procession aux flambeaux nous précédait à la salle où devait avoir lieu l'assemblée.

Il est bon de vous dire que j'étais... accompagné du lieutenant-gouverneur Bates, de plusieurs Congressmen et autres notables, pour vous expliquer cette imposante réception. Et, pourtant, il y a une douzaine d'années, un comité de Michigan, désireux de bien faire les choses, organisa une démonstration non moins imposante pour moi seul ; il avait même poussé la complaisance jusqu'à faire tapisser les murs de placards immense portant mon nom en lettres énormes et précédé du titre d'honorable, avant de savoir qu'il avait affaire à un jeune homme de vingt ans. Doux souvenir !

Quand je pénétrai dans la salle de Leominster, je pus constater qu'elle supportait avantageusement la comparaison avec le grand auditorium de votre Monument National.

C'est alors, comme j'exprimais mon admiration et ma surprise, qu'on m'apprit que Leominster se flattait d'être le *banner town* de la Nouvelle-Angleterre. C'est-à-dire la municipalité la plus considérable parmi celles qui ne sont pas incorporées comme ville ou cité.

En effet, Leominster a une population de plus de douze mille âmes. Les habitants, puritains sévères, ne voulant pas rompre avec les traditions, n'ont pas recherché les nouvelles institutions municipales et leur "town" est encore gouvernée par l'assemblée générale des contribuables, comme au temps de Tocqueville. Noblesse oblige ; aussi, tout en faisant les concessions nécessaires au développement de l'industrie, le "banner town" cherche-t-il à être le premier sous le rapport de la propreté, et de l'élégance, comme sous celui de la population.

Or, même dans ce château-fort du puritanisme, les Canadiens-français ont pris pied et se développent. Il y a dix ans, on n'y comptait encore qu'une centaine de familles canadiennes, aujourd'hui il y en a trois cents. Cette petite population a amené un bon nombre d'hommes d'affaires, qui y prospèrent ; elle a fondé trois sociétés de bienfaisance et, depuis un an, elle est assez heureuse pour être desservie par un prêtre canadien.

Ce dernier triomphe est notable ; il n'a pas été obtenu sans beaucoup de tact et de persévérance. Mais les Canadiens de Leominster ont eu le bonheur d'être servis en cette circonstance par un homme remarquable.

Le soir de la procession aux flambeaux, je fus présenté à l'assemblée par le Dr Clément Fréchette, que je voyais pour la première fois. Je ne tardai pas, toutefois, à m'apercevoir qu'il n'était pas seulement populaire parmi nos compatriotes, mais qu'il était tenu en haute estime par la population américaine.

Le Dr Fréchette, qui ne dépasse guère la trentaine, est originaire de Montréal et gradué de l'Université Victoria. Il vint à Leominster il y a huit ans, et aussitôt il prit en main la cause de nos compatriotes, qui

demandaient un prêtre canadien. Mais il procéda avec prudence et évita ainsi des luttes désagréables.

"Nos démarches, me disait-il, ont été une suite de soumissions et de supplications. Mes entrevues et mes correspondances avec l'évêque ont toujours été des plus courtoises. J'ai toujours prêché la modération et la patience."

De la patience ! il en faut beaucoup des fois ; mais enfin, les Canadiens de Leominster étaient récompensés, pour celle qu'ils avaient eue, par la nomination de M. l'abbé Wilfrid Balthazard pour les desservir.

Le nouveau curé vint prendre possession de sa cure le 12 janvier 1900. Notre population lui montra ses véritables sentiments dans une brillante démonstration qui fut couronnée par la présentation d'une bourse de \$226.

A l'origine, il fallut dire la messe dans une salle publique ; on disait même des basses-messes chez des particuliers. Mais sous la direction d'un prêtre parlant leur langue, nos braves gens ne lésinèrent pas. La première quête produisit \$100 ; la première offre par souscriptions volontaires au-delà de \$800. Les affaires marchèrent si bien, que le 20 mars, le nouveau curé achetait un terrain au prix de \$4,700, et le 16 septembre on disait la première messe dans la chapelle.

L'école canadienne à côté de l'église canadienne, voilà le programme des nôtres aujourd'hui ; la petite paroisse de Leominster a montré qu'elle entendait le suivre. Le 14 novembre, ils faisaient l'acquisition d'un autre terrain, pour fins scolaires, et qu'ils payèrent \$4,500 ; finalement, le 12 juin courant, ils achetaient un magnifique presbytère, au coût de \$6,500.

Ces chiffres parlent plus éloquemment que ne sauraient le faire les phrases les plus ronflantes. C'est un bel exemple du progrès constant des nôtres ici.

Cela me donne envie de dire aux apôtres de la colonisation : continuez à fonder des paroisses agricoles dans le nord où la race pourra puiser de ces fortes générations de cultivateurs qui servent à renouveler le sang appauvri des villes ; mais ne trouvez pas mauvais que nous fondions ici de ces colonies stables, où se conservent la foi et l'esprit des aïeux, et qui donneront, sans doute, dans l'avenir, des hommes versés dans les affaires, initiés aux méthodes modernes, qui feront l'honneur de la patrie.

Et, effet, la colonie canadienne de Leominster doit beaucoup de sa vitalité au fait qu'elle n'est pas troublée par les agitations d'une population flottante. On y vient pour s'y fixer et pour y édifier. Ce fait, ainsi que l'influence du Dr Fréchette, qui est mêlé au mouvement politique et qui sait aussi bien plaider notre cause dans la presse qu'auprès des autorités religieuses, tendent à faire disparaître rapidement les préjugés des Américains à l'égard de nos compatriotes.

T. SAINT-PIERRE.

BENJAMIN FRANKLIN

Les orages électriques me font songer à l'inventeur du paratonnerre.

Pourquoi ne pas parler un peu de l'immortel Américain.

Comme a dit Turgot, dans un vers fameux : *Il prit au ciel la foudre*. Et l'audacieuse et géniale expérience fut faite avec un appareil fort simple.

Pour soutenir l'électricité des nuages, le grand physicien avait d'abord rêvé d'un clocher surmonté d'une tige de fer haute de trente-trois mètres. L'érection du clocher se faisant attendre, Franklin eut l'idée qu'un cerf-volant pourrait suffire.

Au mois de juin 1752, par un temps d'orage, il se rendit dans un champ et lança dans les airs un cerf-volant armé d'une pointe et dont la corde était isolée inférieurement par un cordon de soie.

Il vit plusieurs nuages passer au-dessus de son appareil, sans que celui-ci donnât aucun signe d'électricité. Mais la pluie augmenta le pouvoir conducteur de la corde, et approchant la main d'une clef qu'il avait attachée, Franklin vit éclater des étincelles électriques.

Son émotion fut si forte, dit-il dans son récit, qu'il ne put retenir ses larmes.

L'illustre savant croyait aux progrès de la science et regrettait d'être né sitôt. En 1780, il écrivait à Priestley. "Il est impossible d'imaginer le degré auquel peut être porté, dans mille ans, le pouvoir de l'homme sur la matière."

Benjamin Franklin était fils d'un pauvre artisan de Boston. Mis de bonne heure à faire des chandelles de suif, il fut ensuite ouvrier imprimeur ; lui-même a raconté comment il se forma avec les vies de Plutarque, quelques livres de polémique religieuse et un volume dépareillé d'Addison.

C'est à l'âge de vingt-quatre ans que Benjamin Franklin prit la résolution de parvenir à la perfection morale : Il nous a dit dans ses *Mémoires* les moyens dont il aida sa volonté. Dans l'âpre lutte contre soi-même, il comprenait la nécessité de ne pas épargner ses forces, et comme saint Ignace de Loyola, Franklin avait un livret d'examen particulier.

Choisi par ses compatriotes pour défendre leurs droits auprès de la métropole, il fit de longs séjours en Europe. Paris en raffola et lord Chatham le proclama, en plein parlement : *l'honneur de la race anglaise et de la nature humaine*.

L. C...

Malbaie, juillet 1901.

LE VIEUX PAROISSIEN

Eugène Manuel, l'auteur des *Ouvriers et de l'Absent*, vient de mourir. Nous détachons la jolie pièce qu'on va lire des *Poèmes populaires*, qui furent couronnés par l'Académie française et qui consacrèrent la réputation du poète.

Au parapet des quais, comme moi, sans scrupule,
Dans la boîte à deux sous vous l'avez rebuté,
Le pauvre paroissien qui, toujours écarté,
Surnage obstinément au fouillis qu'on bouscule !

Sa basane pelée a pris l'air indigent,
Et revêtu l'enduit des chambres enfumées ;
Ses tranches, au contact du peuple accoutumées,
N'ont connu ni l'étui, ni le fermail d'argent.

La garde maculée et la marge noire,
Gras, crasseux, déchire, les quatre coins ouverts,
Tanné par les étés, moisi par les hivers,
Il est là, misérable, et nul ne s'en soucie !

Les chercheurs curieux jamais ne l'ouvriront :
Ce qu'on y peut trouver ne vaut pas la dépense !
La parole de Dieu pourrait, sans qu'on y pense,
Et l'homme la condamne à ce dernier affront !

Ce n'étaient pas des mains délicates et blanches,
Ni des gants d'où s'exhale un parfum d'encensoir
Qui, sur le banc de chêne où l'humble va s'asseoir,
Tournaient assidûment ses pages, les dimanches :

Mais le pouce calleux du rude paysan
Qui croit comme un enfant aux divines merveilles ;
Mais, ridés et tremblants, les doigts des pauvres vieilles
La main de la servante ou bien de l'artisan.

O livre, tout rempli de naïves promesses,
Hôte obscur et discret de quelque galetas,
Avant d'en arriver à dormir dans ce tas,
Combien, depuis un siècle, as-tu suivi de messe ?

Vieux bouquin de hasard, si tu nous racontais
Tout ce que tu reçus de saintes confidences,
Les bonheurs, les regrets, les longues pénitences,
Et tous les cœurs blessés que tu reconfortais ?

Triste épave échouée aux rives de la Seine,
Maintenant te voilà sous la pluie et le vent,
Dédaigné, maltraité sans nul remords, bravant
Le voisinage impur de quelque livre obscène !

Le souffle d'air qui passe et qui s'en fait un jeu,
De tes flancs chaque jour détache une prière ;
Et la feuille, emportée au cours de la rivière,
Semble, e tourbillonnant, prendre son vol vers Dieu.

EUGÈNE MANUEL.

Demeure si tu veux dans le même quartier que ton rival, dans la même rue que ton adversaire, sous le même toit que ton camarade, mais habite toujours loin d'un ami intime.



VUE DE LA MAISON DE LONGWOOD, RÉSIDENCE DE NAPOLEON Ier PENDANT SA CAPTIVITÉ A SAINTE-HÉLÈNE

Une odeste habitation de deux pièces, entourée d'un petit jardin, telle était à Sainte-Hélène la résidence du grand conquérant qui avait habité les palais des Tuileries, de Schoenbrunn et du Kremlin. Ce dessin est dû à un des compagnons de captivité de l'Empereur.—(Collection de S. A. I. le Prince Victor.)

Les geôliers de Napoléon Ier jugés par un Anglais

Si la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène éveille dans les cœurs français une douloureuse émotion, dit notre confrère de La Lecture pour Tous, comment est-elle appréciée par les Anglais ? Que la conduite du gouvernement anglais soulève aujourd'hui, même chez nos voisins d'Outre-Manche, la réprobation de tous les hommes de vues hautes et d'esprit indépendant, n'est-ce pas là une des plus éclatantes revanches de l'impartiale histoire ? Voilà ce que proclame l'un des personnages les plus considérables de l'Angleterre actuelle, lord Rosebery, dans un livre intitulé : "Napoléon, la dernière phase." Ce livre, dont la librairie Hachette publie la traduction et qui est appelé à avoir chez nous comme dans le monde entier un immense retentissement, est un acte d'impartialité et de courage, dont nous devons nous montrer tout particulièrement reconnaissants et qui fut le plus grand honneur à l'homme d'Etat qui a voulu en prendre l'initiative et la responsabilité.

Le seul nom de Sainte-Hélène éveille chez nous tout un cortège d'images douloureuses. Nous assistons par la pensée à la lente agonie d'un grand homme, abreuvé d'amertumes et de tristesses, miné par la souffrance morale plus encore que par le mal physique, tué par le chagrin. D'eux-mêmes, quelques-uns des traits du tableau se précisent dans notre esprit.

Nous nous souvenons que rien ne fut épargné au glorieux vaincu de ce qui pouvait lui rendre sa captivité plus pénible, et que ses gardiens s'appliquèrent à se conduire en geôliers. Défense de sortir sans être escorté d'un officier anglais ! Pas un chemin qui ne soit gardé par un soldat en faction ! A celui qui a promené par l'Europe toute entière ses armées victorieuses, on mesure l'espace, on marchande l'air qu'il respire. Il a eu cent palais : on le loge dans une grange. Afin de l'humilier plus sûrement et de lui donner la sensation elle-même de sa détresse, on le condamne à un dénuement honteux : l'habitation est délabrée, le mobilier est rudimentaire, la nourriture est répugnante.

Cet exil est si atroce que les compagnons volontaires de Napoléon finissent par n'en pouvoir supporter les tortures. Ces courtisans du malheur se découragent et sentent leur dévouement faiblir sous l'influence dissolvante d'une vie uniforme et morne. Leur esprit s'inquiète, leur humeur s'aigrit. On voit naître parmi eux des rivalités, des jalousies, dont l'Empereur est tout à la fois l'objet et la victime. C'est dans ce milieu de mesquines agitations, parmi les querelles de ses amis, sous l'étroite et taquine surveillance de ses gardiens, c'est dans cette atmosphère étouffante que languit Napoléon. Ses journées se traînent, mal remplies par des lectures, des dictées, des discussions, surtout par d'interminables rêveries. Cet homme, qui

avait été un géant du travail, périt de désespoir. Sa santé s'altère ; un mal, dont on ne soupçonnait pas la gravité, l'emporte, encore jeune, à un âge où les années n'auraient pas suffi à épuiser sa constitution robuste et son puissant génie.

Voilà bien sous quel aspect nous apparaît la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène. La littérature et les arts, les vers des poètes et les compositions des dessinateurs, les odes de Béranger et de Victor Hugo, les lithographies d'Horace Vernet, ont contribué à en fortifier dans nos esprits l'impression. Mais cette impression est-elle juste ? Concorde-t-elle avec la réalité des faits ? Est-ce ici de l'histoire ? Ou serait-ce l'histoire modifiée par la poésie et transformée par la légende ? La captivité de Napoléon fut-elle si rude que nous l'imaginons ? Les traitements des Anglais furent-ils aussi impitoyables ?

Ce qui pourrait être ici de nature à provoquer le doute, c'est que les témoignages par lesquels nous sommes renseignés émanent presque tous des compagnons eux-mêmes de Napoléon.

Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, paru en 1823, est la plus célèbre des publications relatives aux dernières années de l'Empereur. Or l'auteur, le comte de Las Cases, était le compagnon favori de Napoléon, et avait reçu mille marques de son amitié. Admirateur fanatique du grand homme, il le vénère comme un idole, le présente comme perpétuellement sublime. Non seulement Las Cases est un courtisan, c'est en outre un écrivain de profession. Il a vu dans le récit de cette captivité un magnifique sujet littéraire. Il a poussé la narration à l'effet. Soucieux avant tout du pittoresque et du dramatique, il n'a même pas craint d'insérer des pièces fausses dans sa relation.

Puis voici Montholon qui, lui aussi, est un servi-

teur dévoué et un ami : son livre est une apologie du Maître. D'ailleurs, il ne parut que longtemps après les événements, en 1847, ce qui en diminue la portée.

Enfin, tout dernièrement, on nous a donné le *Journal* du baron Gourgaud. Et Gourgaud est plein d'une affection jalouse et tumultueuse pour l'Empereur, qu'il a suivi à travers l'Europe et dont il a sauvé la vie. Tous ces livres ont donc un défaut commun, c'est d'émaner d'hommes à qui il était difficile d'être impartiaux : on ne peut les accepter sans réserve.

D'autre part, nous avons une disposition instinctive à abonder dans le sens des écrivains amis de Napoléon. Nous sommes Français : nous prenons parti pour Napoléon, nous nous associons à ses souffrances. Pour avoir de la captivité de Sainte-Hélène un tableau définitif, il faudrait qu'il fût tracé par un homme qui étant dans des conditions d'impartialité où nous ne pouvons nous trouver, aurait soumis à un contrôle minutieux le témoignage des compagnons de l'Empereur. Supposez que cet historien soit un Anglais. Supposez que cet historien anglais nous donne un livre confirmant l'opinion reçue en France sur les dernières années de Napoléon. Ce livre, composé par un Anglais, ne passerait-il pas pour décisif ? Or, ce livre existe. Il vient d'être écrit par l'un des principaux hommes d'Etat de l'Angleterre : lord Rosebery. Ancien président du Conseil, chef du parti libéral, continuateur de Gladstone, lord Rosebery est un des plus hauts représentants de l'opinion anglaise. Comme tous ses compatriotes, il est fier de sa race et de sa naissance, il est très attaché à la tradition nationale. Mais il est d'esprit ouvert, exempt de préjugés, et il a de la sympathie pour la France. Il s'est donné la tâche de soumettre à une critique très sévère tous les témoignages relatifs à Sainte-Hélène. Il n'a pas craint de s'exprimer en toute liberté sur l'attitude du gouvernement anglais. C'est un courage qui lui fait grand honneur et témoigne d'autant d'indépendance que de hauteur de vues.

Lord Rosebery juge sévèrement les gardiens de Napoléon

Lord Rosebery est révolté par la série de vexations, de taquineries, d'humiliations auxquelles fut soumis Napoléon dès le moment où il posa le pied sur le *Northumberland*. L'amiral Cockburn le considère "comme un général anglais en disponibilité," et lui donne une cabine de douze pieds sur neuf ; lorsqu'il paraît, tête nue, sur le pont, les officiers restent couverts, et l'on met un factionnaire à sa porte pour l'empêcher de communiquer avec l'équipage.

On arrive à Sainte-Hélène, après deux mois d'une rude traversée. Le premier aspect de l'île était bien fait pour inspirer un sentiment d'effroi et de désespoir. Quelle prison que ce rocher perdu dans l'océan ! Quelle douleur encore, après deux pénibles mois passés aux *Briars*, que la vue de cette maison de Longwood, que Cockburn, avec une ironie raffinée, dépeignait comme "aussi agréable que Saint-Cloud" ! Pourtant, l'Empereur et ses compagnons auraient pu y vivre, si l'on avait daigné leur procurer quelque confort, ou si on leur avait laissé une liberté relative. Mais cela ne faisait pas le compte du gouvernement anglais. Il entendait traiter l'Empereur en criminel, lui infliger un réel supplice. En confiant à Hudson Lowe, qui prit possession de son poste au mois d'avril 1816, la garde de l'impérial prisonnier, c'était bien un geôlier que l'Angleterre avait choisi. Lord Rosebery juge, avec une impitoyable sévérité, ce triste personnage.

"Il n'est pas, dit-il, de nom dans l'histoire aussi malencontreux que celui d'Hudson Lowe. Sa malchance voulut qu'il acceptât une position où il était difficile à quiconque et à lui impossible de réussir. C'était un homme à l'esprit étroit, ignorant, irritabile, sans l'ombre de tact."

Tous les témoignages, d'ailleurs, s'accordent sur ce point, ceux même des rares défenseurs d'Hudson Lowe. Pour ne citer que le plus autorisé, voici ce qu'en dit Wellington : "C'était un choix déplorable. Il manquait à la fois d'éducation et de jugement. C'était un sot."

Sottise méchante, dont lord Rosebery nous cite quelques exemples typiques ! Un des premiers actes de Lowe fut d'inviter Napoléon à dîner. Le texte de cette invitation est un admirable échantillon de son manque de convenance et de son insolente niaiserie : " Si les arrangements du général Bonaparte ne s'y opposent pas, sir Hudson et lady Howe le prient de vouloir bien venir dîner chez eux lundi, à six heures, pour se rencontrer avec la comtesse. " La " comtesse " était lady Moira, femme du gouverneur des Indes. Bertrand transmit l'invitation à l'Empereur, qui se contenta de dire : " C'est trop sot ; point de réponse !... "

Une autre fois, Montholon offre au commissaire français Montchenu quelques haricots à planter, des blancs et des verts. Il est difficile d'imaginer rien de plus banal et de moins propre à éveiller les susceptibilités. Mais l'esprit d'Hudson Lowe n'était pas un esprit ordinaire. Il flairait un complot : il soupçonne, dans ces innocents légumes, une allusion au drapeau blanc des Bourbons et à l'uniforme vert habituellement porté par Napoléon. Il écrit gravement au ministre des colonies, lord Bathurst : " Ces haricots verts et blancs ont-ils rapport au drapeau blanc des Bourbons et à l'uniforme du général Bonaparte, ainsi qu'à la livrée des domestiques de Longwood ?... "

En voyant à quel degré d'excentricité et de bassesse Lowe porta l'espionnage, lord Rosebery pense qu'il avait dû " perdre à peu près la tête sous le sentiment de sa responsabilité. " Lowe ne se départit pas un seul instant de cette sévérité grotesque autant qu'odieuse.

Lord Rosebery fait remonter la responsabilité au gouvernement anglais

Certes, le gouvernement anglais désavoua moralement Hudson Lowe, comme on fait des amis ou serveurs compromettants ; il se hâta de l'éloigner, ne lui confia que des postes secondaires et lui refusa finalement fonctions et pension. Mais lord Rosebery n'admet pas que la haute responsabilité du traitement infligé à Napoléon puisse être déclinée. En effet, Lowe n'avait pas agi de sa propre initiative. Quoique trop zélé, il n'était qu'un agent. La véritable responsabilité de ses actes remonte donc à ses chefs directs, et en particulier au ministre, lord Bathurst. C'est ce que lord Rosebery établit nettement, et là n'est pas la partie la moins importante de son livre :

" Il ne serait pas juste, pourtant, d'imputer à Lowe ou à Cockburn la responsabilité de ces ignominies ou de leur attribuer le principe général d'après lequel l'Empereur fut traité. Ils ne faisaient qu'exécuter à la lettre, et de façon grossière, une sordide et brutale politique... Le grand coupable, ce fut le gouvernement anglais, dont la conduite fut absolument dépourvue de dignité. " Lord Rosebery le prouve en étudiant les actes et les mesures de lord Bathurst, alors sous-secrétaire d'Etat des colonies en Angleterre.

Pour le " tact " et la " convenance, " celui-ci rivalisait avec Lowe. C'est lui qui ordonne de rogner sur le budget, déjà si maigre, de l'Empereur et de ses compagnons ; lui qui décide qu'aucune lettre ne peut lui parvenir que par l'intermédiaire du gouverneur ; lui qui envoie d'Angleterre une grille pour clore solidement l'enceinte dans laquelle Napoléon est autorisé à se promener, etc. Bathurst n'a pas l'imagination moins troublée que son subordonné.

Une des plaies de Sainte-Hélène, c'étaient les rats. Le secrétaire d'Etat écrit à ce sujet au gouverneur : " Vous recevrez une lettre particulière relative aux graves inconvénients que lui causent (à Napoléon) les quantités de rats dont la maison est infestée. Il y a quelque chose de comique dans cette plainte venant d'un monarque déchu, et le fait semble en contradiction avec la sagacité que l'on prête à ces animaux. Bien que j'aie lieu de croire que leur multiplication est due à la négligence de ses domestiques, négligence qu'il encourage probablement, il me paraît convenable de faire une enquête sur l'étendue du mal... "

Voici les réflexions que cette conduite suggère à lord Rosebery :

" ... Toute cette correspondance est sordide et la-

mentable. Il faut sans doute songer à l'épuisement de cette guerre, aux sommes énormes qu'elle avait coûtées. Il faut faire la part du désir bien naturel qu'on avait de ne pas laisser s'échapper le grand perturbateur de la paix publique. Tout cela admis, il nous semble, à nous, sur la fin du siècle où ces événements se passèrent, qu'il y eut là un mélange de bassesse et de lâcheté. Mais la responsabilité de cet ignominieux épisode, de cette politique de mouchards et d'harpagons, elle n'est pas à Sainte-Hélène, avec les Lowe et les Cockburn : elle est à Londres, avec les Liverpool et les Bathurst, quoique les ministres aient essayé, comme on le verra, de se dégager de la sinistre renommée de Lowe, en lui faisant, à son retour, le plus glacial des accueils. "

Les gardiens de Napoléon III lui refusent le titre d'Empereur

Lord Rosebery fait ressortir ce qu'il y eut de mesquin et de ridicule à affecter, comme le firent les Anglais, d'ignorer que Napoléon eût jamais porté le titre d'Empereur.

Napoléon tenait absolument à ce qu'on lui donnât son titre. Il voyait là, et avec raison, une question de dignité. Ce titre, il l'avait conquis de vive force, mais il l'avait aussi reçu de trois millions et demi de Fran-



LE JARDINIER DE SAINTE-HÉLÈNE.—NAPOLEON DANS SON JARDIN

L'Empereur s'occupait pendant quelque temps de jardinage. Mais cela dura peu et Napoléon passa, à la fin de sa vie, presque toutes ses journées dans son cabinet de travail.

çais et toute l'Europe, sauf l'Angleterre, l'avait reconnu. Encore l'Angleterre, négociant avec Napoléon en 1806, 1813 et 1814, l'avait-elle implicitement traité en souverain. Il avait été sacré par le Pape, couronné solennellement. Enfin, voyant les choses de plus haut, Napoléon considérait que lui refuser le titre d'Empereur, c'était insulter la nation française. " Nous croyons, dit lord Rosebery, qu'en réclamant son titre impérial, comme une affirmation du droit souverain et de l'indépendance du peuple français, il s'était placé sur un terrain inattaquable. "

Mais le gouvernement anglais ne voulut jamais y consentir. Pour quelle raison ? C'est " qu'une fois reconnu Empereur, il devait être traité en prisonnier. Aussi ne lui accorde-t-on que le titre de général. "

" Cockburn avait résolument inauguré, à son bord, cette solennelle bouffonnerie. Dès qu'il fut débarqué, il répondit dans les termes que voici à une lettre dans laquelle le maréchal Bertrand mentionnait le nom de l'Empereur : " Monsieur, j'ai l'honneur de vous " accuser réception de votre lettre en date d'hier. " Cette lettre m'oblige à vous expliquer que je n'ai " pas connaissance d'un empereur quelconque demeurant dans cette île, ni d'une personne revêtue de " cette dignité ayant, comme vous le dites, voyagé " avec moi sur le Northumberland. " Cockburn envoie cette lettre à Bathurst, avec une note où il est question du général Buonaparte, car il suppose " que par le mot d'empereur, M. Bertrand entendait désigner cet individu. "

Lowe trouva moyen de renchérir sur cette stupide insolence. Il arrête un livre portant en dédicace : *Imperator Napoleoni*. Il ne laisse passer de lettres adressées à " l'Empereur " que si elles émanent de ses parents ou de ses anciens sujets. Il fait des diffi-

cultés pour autoriser la remise d'un jeu d'échecs, parce qu'un N couronné est gravé sur la boîte. Il ne tolère pas enfin qu'on inscrive le nom de Napoléon sur son cercueil, à moins que l'on n'ajoute celui de Bonaparte. " Cela semble incroyable, mais cela est. "

La fin au prochain numéro

IMPRESSION PREMIÈRE

On m'avait dit brusquement : " Vous êtes appelé à Montréal ; partez sous le plus bref délai ! "

J'eus à peine le temps de faire mes malles, et, tout triste, je quittai Ottawa, n'emportant pas même la suprême consolation d'avoir, une dernière fois, salué d'une poignée de mains les amis bien chers que j'y laissais !

Depuis deux jours, j'habitais la Métropole. Deux jours de solitude et d'ennui, sans qu'une main sympathique ne se tende vers la mienne, sans qu'un regard ami m'eût salué en passant !

Las, énérvé de spleen, je bondis hors de ma chambre, où tout le jour j'avais emménagé ; puis, bravement, face à l'averse, je déambulai, sans but précis, avec, seul en tête, le souvenir d'une vision vague, de feuillage et de verdure !

J'arrivai de la sorte au square Viger.

L'orage avait passé. Dans le parc, les oiseaux recommençaient leurs marivaudages, secouant dans un floufou d'ailes les branches des grands ormes, et les rubis des feuilles humides rayaient l'air sous le reflet du crépuscule incarnadin !

Dans les allées déjà descendait l'ombre, une ombre indécise et douce, faisant ressortir d'une teinte plus vive le coloris des plates-bandes tranchant sur le vert des pelouses humides !

Et j'avais l'âme submergée de grise mélancolie !

Par les sinueux sentiers, la gaieté voletait.

Ici, des couples souriant, les bras entrelacés, me froiaient, en se soupirant des tendresses. Là de jeunes enfants, la joue en feu, l'œil vif, se pourchassaient à grands coups d'éclats de rire ; et toute cette joie me meurtrissait le cœur en de nostalgiques résonances !

Un à un, mes souvenirs s'égrenèrent, me faisant ressentir, par un contraste cruel, tout le poignant de ma solitude ; et, sous la hantise de l'autrefois, l'avenir s'offrit, morne et glacé, pendant que seul je marchais sous la caresse tiède de cette fin de jour !

ARTHUR GUILMET.

LES ENFANTS

A pas pressés, à pas menus,
Ils vont joyeux, l'âme ravie,
A tout le charme de la vie
Offrant leurs grands yeux ingénus.

Ils sont légers comme une flamme,
Sur leurs lèvres souffle l'Esprit,
Et leur regard heureux sourit
Au sourire de Notre-Dame.

Ils ont des mots si précieux,
Ils ont des grâces si discrètes,
Qu'on les croirait les interprètes
Des voix ineffables des cieus !

Leur naïveté s'émerveille
De la brise, des fleurs, des eaux,
Et, dans un jardin plein d'oiseaux,
Leur cœur est un lys qui sommeille.

Et les anges, tous les matins,
Viennent, penchés sur leurs prunelles,
Mirer leurs beautés fraternelles
Dans ces miroirs adamantins.

Ils ont la bonté qui s'ignore,
Qui se donne sans s'épuiser ;
Leur bouche rose est un baiser
Et leur âme est comme une aurore.

Ils semblent un coin du ciel bien
Au pauvre, au doux, au solitaire,
Et, parmi les fleurs de la terre,
Ils sont les sourires de Dieu.

VALÈRE GILL

L'ÉVENTAIL

C'est moi qui soumetts le zéphire
A mes battements gracieux ;
O femme, tantôt je l'attire,
Plus vif et plus frais, sur vos yeux ;

Tantôt je le prends au passage
Et j'en fais le tendre captif
Qui vous caresse le visage,
D'un souflet lent, tiède et plaintif.

C'est moi qui porte à votre oreille,
Dans un frisson de vos cheveux,
Le soupir qui la rend vermeille,
Le soupir brillant des aveux ;

C'est moi qui pour vous le provoque
Et vous aide à dissimuler,
Ou votre rire qui s'en moque
Ou vos larmes qu'il fait couler.

SULLY PRUDHOMME.

IMPRESSIONS ET PAYSAGES

LE POIN COUPÉ

Quel spectacle plus réjouissant que celui d'une prairie en fleur à la fin de juin ! — Bordée, d'un côté, par la rivière miroitante, aux berges plantées de saules et de peupliers ; encadrée, d'autre part, dans la verdure abondante des haies d'aubépine, de troène et de coudrier, l'herbe haute, épaisse, juteuse, balance mollement ses nappes aux nuances changeantes.

Voici venir les faucheurs. Dès la fin du matin, dans la rosée, ils se mettent à l'œuvre. Les éclairs de l'acier luisent au soleil levant. A chaque demi-cercle décrit par la faux, qui mord les tiges avec un bruissement plein et régulier, des jonchées d'herbe tombent aux pieds des travailleurs.

La besogne avance avec la matinée ; les visages hâlés se mouillent de sueur ; les bras et les reins commencent à se lasser. Midi sonne au lointain clocher et, par le sentier qui longe la rivière, les femmes de la ferme paraissent, portant, dans des gamelles de fer battu, le repas des faucheurs : la miché de pain de ménage et la *fromagée* toute fraîche. Alors, la besogne s'interrompt, les hommes accotent à quelque tronç de saules leur reins rompus, et, lentement, méthodiquement, mâchent de copieuses bouchées de nourriture, tandis que la gourde ventrue, de grès bleu, remplie de piquette, passe de main en main, et que chacun, la tête renversée, les yeux au ciel, boit à la régalaide. Le repas achevé, on taille un brin de causette avec les femmes qui rangent les gamelles vides ; puis, la fatigue l'emportant sur le plaisir de la causerie, les hommes s'étendent de leur long sur le pré, le dos à plat, dans les jonchées d'herbe odorante, le chapeau de paille sur les yeux, et, bientôt, ils dorment à poings fermés, pendant les heures brûlantes du milieu de la journée.

* *

La prairie une fois fauchée, la besogne du fanage commence. C'est la plus agréable et la moins rude ; aussi la réserve-t-on volontiers aux femmes. A travers les prés dépourillés, qui ont des tons fins d'un gris d'argent, se détachent, dans la lumière, les jupes et les camisoles des faneuses maniant le râteau. Chez moi, toutes sont coiffées d'une sorte de chapeau recouvert de percale claire, qu'on nomme dans le pays, un *bagnolet*.

Cette coiffure légère et flottante protège la nuque et s'avance en auvent sur le front, comme un bonnet de quakeresse, laissant dans une ombre mystérieuse le visage des filles et donnant plus d'accent et d'éclat à leurs yeux bleus. — On commence à former les meules ; au pied de l'une d'elles, une paysanne assise, jambes étendues, se repose avec un enfant sur les genoux, tandis que, plus loin, un vieillard, tête nue, en manches de chemise, retourne le foin avec une vivacité toute juvénile. Une faneuse, appuyée sur sa fourche, s'arrête un moment à regarder les hirondelles qui passent et repassent, noires sur le courant de l'eau verte de la rivière. — Dans le plein air, à dis-

tance, les détails se simplifient, les lignes deviennent sculpturales, et les poses de ces travailleurs, groupés autour des meules, ont une grandeur qui fait songer à Millet, le maître peintre de la vie rustique.

Oh ! ces meules alignées en quinconces dans la prairie, quelle magique odeur elles envoient à travers la sérénité des soirs d'été, et comme cette odeur me rappelle les meilleures soirées de ma toute première jeunesse !... A la tombée du crépuscule, je venais, avec des camarades de collège, m'étendre dans les prés de l'Ornain, au pied des monceaux de foin fraîchement mis en tas.

Nous avions dix-sept ans à peine, et, pleins de cette confiance imperturbable dans l'avenir, de cette présomptueuse espérance, qui sont l'apanage des tout jeunes gens, nous ne rêvions rien moins que de gagner de la gloire, et, avec la gloire, le cœur de toutes les femmes.

Lançant fièrement, à pleine voix, nos vers d'écolier et nos effusions vers le ciel, nous ne trouvions pas d'aventures assez impossibles pour notre audace, et chaque soir, en imagination, nous partions pour la conquête de quelque fabuleuse toison d'or...

Tandis que nous déclamions nos vers, tandis que bâtissions nos châteaux en Espagne, la nuit d'été, magnifiquement étoilée, descendait amoureusement sur les côtes de vignes.

La rivière coulait avec un bruit doux, et, par places, dans les nappes abritées par les peupliers, réfléchissait les rayons des étoiles.

Les grillons, par centaines, murmuraient leurs trilles saccadés entre les tiges courtes de l'herbe tendue.

Parfois, nous détachions une barque et nous nous laissions lentement aller à la dérive, au long des prés, qui se succédaient pendant une bonne lieue.

Les brouillards et les saules, entre-croisés au-dessus de nos têtes, formaient une obscurité de plus en plus épaisse ; on ne voyait plus que de loin en loin un scintillement d'astre.

Parmi les feuillées frémissant avec un bruit frais, la rosée du soir tombait en pluie menue ; de temps à autre, blutés entre les feuilles frissonnantes, les rais de la lune nouvelle nous arrivait bleuissante.

Et, tout grisés de mystère, nous exaltant dans la nuit, derechef, nous déclamions des poésies de notre cru :

Les saules frissonnent. La lune
Argente la rivière brune
Du reflet de ses bleus regards ;
La barque, sous les hautes branches,
Glisse à travers les roses blanches
Des nénuphars.

Parmi les feuillages dissoute,
La fraîcheur du soir, goutte à goutte,
Répand des pleurs mystérieux,
Et leur chute, dans l'eau qui tremble,
Nous berce avec un chant qui semble
Tomber des cieux...

O mes amis, la nuit seréine !
Riez, mais qu'on entende à peine
Vos rires... Ne réveillez pas
La réalité douloureuse
Qui, dans une ombre vaporeuse,
S'endort la-bas ;...

Chantez !... Sous la voûte qui pleure,
Les yeux mi-clos, oubliant l'heure,
Je vais rêver au fil de l'eau,
Comme un enfant que sa nourrice
Câlina afin qu'il s'assoupisse,
Dans son berceau...

* *

Hélas ! de toutes ces chansons de jeunesse et de tous ces amis de la dix-septième année, il ne reste plus que des souvenirs, souvenirs épars et embaumés comme le parfum de ces meules, dont, maintenant, les faneuses, fourches en mains, soulèvent en l'air les gerbes amoncelées...

Le foin est sec. Les longues charrettes, aux flancs évasés et spacieux, stationnent déjà dans la prairie...

Les fouets claquent, les chevaux tirent vigoureusement, les roues s'enfoncent dans le sol élastique, traçant derrière elles, comme un sillage, deux ornières plus vertes ; enfin, aux claquements du fouet, aux

cris du charretier, l'attelage franchit le talus gazonneux et monte sur la route blanche.

Dans la paix du soir, tandis que, tout en haut, les garçons, couchés près des faneuses, rêvent ou jasant amoureuxment, l'énorme charretée roule vers la ferme, en répandant tout alentour une saine et aromatique odeur.

ANDRÉ THEURIET,
de l'Académie française

CREDO !

Mais qu'est-ce donc que la vie ?...

Une série d'illusions que l'on se plaît à jeter sur notre route, où l'âme, souvent, se sent près de sombrer, mais que l'on fait bientôt suivre de quelques lueurs d'espérance qui la ranime, en lui infiltrant un regain d'enthousiasme.

Certes, la vie est bien étrange avec ses diversités, mais, combien elle vaut la peine d'être vécue, pour apprécier et connaître le charme de ces brusques transformations de l'esprit.

C'est sans doute le réveil. Oh ! comme il est doux ce réveil !... Ne nous soulève-t-il pas un coin de ce voile qui nous cache le mystère de cette Toute-Puissance qui dirige les destinées du monde ? Ne nous fait-il pas comprendre qu'un souffle pourrait soulever une vague immense sur cette mer qui semble sommeiller, et qui précipiterait ce grand tout, qui s'appelle l'univers, dans un abîme qui enfouirait dans ses profondeurs le dernier râle de l'agonie de l'humanité.

CREDO !... Ayons toujours foi, fièrement, les yeux tournés vers l'inconnu ! Car, parmi cet enchevêtrement d'opinions multiples, il se trouve de grandes vertus, qui commandent l'admiration, et que la masse acclame.

Oh ! Oui, croyons toujours, c'est là le secret du bonheur comme celui de l'avenir.

Plus de ces tracasseries de parti. Que notre politique soit : L'avenir et toujours l'avenir.

Vive le Canada !

RENÉ SAINTE-FOY.



UNE BELLE CAPIURE

CHEZ LES HOMMES ROUGES

Une rencontre avec les Delawares

Pendant vingt-cinq ans, j'ai fait le commerce avec les Hommes Rouges, et j'ai entretenu de nombreuses relations d'amitié parmi les Delawares, les Shawanaes et les Wyandots ; il faut l'avouer aussi, je m'y étais fait quelques ennemis acharnés, parce que je ne les laissais jamais échapper une occasion de prendre part à une expédition, lorsqu'ils étaient en conflit avec Hommes Blancs.

N'étant pas un simple trafiquant, prêt à sacrifier son honneur, sa conscience et sa famille, par âpreté au gain, je n'hésitais point à dire aux Indiens lorsqu'ils méritaient d'être punis. Cette audacieuse franchise me concilia le respect de la plupart de ceux à qui j'avais affaire ; mais me valut la haine d'un certain Custaloga, chef des Delawares, irréconciliable adversaire des Hommes Blancs.

Malgré ses efforts incessants, Custaloga n'avait pas pu arriver à convaincre sa tribu que j'étais un ennemi secret et que ma présence chez les Delawares était intolérable, alors que je venais les accuser de trahison pour leur attirer de cruels châtements.

Durant quelque temps, je redoutai l'omnipotence du chef indien et je me tins sur mes gardes ; mais les appâts d'un commerce fructueux et l'espoir d'échapper aux hostilités de mes adversaires, me décidèrent à m'aventurer encore sur leur territoire.

Accompagné d'un autre trafiquant et d'un Wyandot nommé Hochela, qui m'avait servi de guide dévoué pendant longtemps, je quittai donc le fort Pitt et parcourus une région où nous ne rencontrâmes que des Delawares amis et des Hommes Rouges des tribus voisines, et je parvins au Muskingum, avec le projet d'atteindre les villages delawares.

Un matin, nous venions d'achever nos préparatifs pour quitter notre campement, lorsque Hochela accourut nous prévenir qu'il avait vu, dans la forêt prochaine, Custaloga et deux Delawares avançant à pas de loup dans notre direction.

Nous armer de nos rifles fut l'affaire d'un instant ; mais déjà nos ennemis, s'élançant du bois, étaient sur nous, hurlant comme des démons.

Custaloga et ses compagnons tirèrent tout en courant. Une balle me blessa au poignet, mes amis ne furent pas atteints. Nous ripostâmes ; mon coup de feu tua le Delaware le plus rapproché de moi, et le combat s'engagea terrible.

Notre campement était clos par un monticule à pan presque perpendiculaire. Custaloga était d'une force peu commune et ma blessure me privait de l'usage d'un bras ; je parvins cependant à le frapper avec mon tomahawk ; en même temps, le sien tomba sur mon bras blessé et je roulai sur le gazon.

Le Wyandot vint à mon aide et voulut assommer Custaloga, qui para le coup, saisit son adversaire par le cou et à la ceinture, et le précipita au bas du monticule.

Je m'étais relevé et j'avais tiré mon poignard ; de toutes mes forces je l'enfonçai dans l'épaule du chef, qui, mortellement atteint, essaya encore de me porter un nouveau coup. Après cet effort, Custaloga fit un tour sur lui-même et dégringola en lançant un cri furibond.

Courant au secours de mon ami Jones, je le trouvai

aux prises avec un autre Delaware ; tous deux s'escrimaient du couteau dans une lutte désespérée. L'Indien, à demi égorgé, avait planté son couteau dans le bras de Jones ; mais celui-ci, saisissant son adversaire par la chevelure, le scalpait en un tour de main et l'étendit à ses pieds.

Je scalpai également l'autre Delaware que j'avais tué et nous eûmes quelques instants de répit. Mon arme était brisée et un flot de sang coulait de ma blessure. Jones avait les bras taillés et une légère blessure aux reins. Nous résolûmes de faire le tour du monticule et de descendre pour retrouver les deux corps que nous avions précipités.

La tête de Hochela avait heurté une saillie du rocher et la mort avait été instantanée. Custaloga tenait encore son poignard et ses traits étaient horriblement contractés par l'agonie. Après l'avoir scalpé, nous lançâmes les deux cadavres dans la mer. Retournant ensuite à notre campement, nous pansâmes nos blessures, nous mîmes nos affaires en sûreté et nous nous hâtâmes de quitter la région.

Nous ne nous dissimulions pas les difficultés du voyage avec des bagages aussi lourds que les nôtres, mais nous savions que, si la mort de Custaloga et de ses compagnons parvenait au village, nous avions tout à craindre de la rage des Delawares. Aussi marchions-nous de toute la vitesse de nos jambes, et nous attei-



De toutes mes forces, j'enfonçai mon poignard dans l'épaule du chef. Page 199, col 1

gnîmes bientôt le château du Fermier, sur l'Ohio, où notre salut était assuré.

Les Delawares aperçurent le corps de leur chef, à quelque distance de l'endroit où nous l'avions jeté dans l'eau et ils en conçurent un ressentiment féroce. Ils proférèrent contre nous des menaces effroyables, jurant de nous faire subir les plus horribles tortures, si nous tombions en leurs mains.

Au bout de quelque temps, cependant, le commandant du château envoya un Wyandot ami à leur principal chef, pour l'informer de la situation et lui offrir des présents comme témoignage d'estime et d'amitié.

Le chef n'était pas fâché d'être débarrassé d'un rival et il s'empressa de convaincre les parents de Custaloga que celui-ci avait mérité son sort, du moins, ils en parurent convaincus ; pour notre part, nous en doutâmes beaucoup, moi surtout, et pendant plus d'une année, nous nous abstîmes de toute expédition sur le territoire des Delawares.

JOE BILL.

Si notre imagination n'amplifiait le peu de bien que nous faisons, nous cesserions bientôt d'en faire.—G.-M. VALTOUR.

Laissons nos enfants se jouer tout seuls les contes de fées sur le théâtre de leur imagination.—E. LINTILHAC.

LES DEUX SŒURS DE SAINT PIERRE

D'après une légende tyrolienne, saint Pierre avait deux sœurs, une grande et une petite.

La petite entra au couvent et se fit religieuse. Saint Pierre en fut ravi et essaya de persuader la grande d'imiter la petite. Mais la grande lui répondit : —J'aime mieux me marier.

Et saint Pierre lui dit :

—La vie religieuse mène plus sûrement au paradis.

Après que saint Pierre eût été martyrisé, il fut nommé, comme on le sait, portier du ciel.

Un jour, Dieu lui dit :

—Pierre, va ouvrir la porte du ciel bien grande et sors tout ce que nous avons de trophées, car il va nous arriver une âme très méritante.

Saint Pierre obéit joyeusement, car il pensait en lui-même. " Certainement, ma petite sœur est morte et arrive au ciel aujourd'hui."

Quand tout fut prêt l'âme arriva. C'était celle de sa grande sœur, la femme mariée, la mère de famille, qui avait laissé sur terre un mari et de nombreux enfants au désespoir.

Dieu lui donna une place d'honneur, au grand étonnement de Pierre, qui se disait : " Je n'aurais jamais cru cela. Qu'est-ce que Dieu fera donc pour l'âme de ma petite sœur ?"

Quelque temps après, Dieu lui dit :

—Pierre, ouvre la porte du ciel, mais un tout petit peu.

Pierre obéit, en se demandant : " Qui est-ce qui va venir aujourd'hui ?"

Alors arriva l'âme de sa petite sœur, la religieuse, qui eut peine à passer par la fente de la porte entrouverte. Dieu la plaça très au-dessous de la grande sœur. Saint Pierre resta d'abord stupéfait : ensuite il dit :

" Il est arrivé le contraire de ce que je me figurais. Je vois à présent que chacun a ses mérites et les braves gens qui travaillent et ont des enfants sont souvent mieux reçus au paradis que les religieux. J'étais un sot de ne pas l'avoir compris !"

CURIEUSES ÉPITAPHES

CI GIT

dans une position horizontale

M. X.

en son vivant horloger.

L'honneur fut le ressort de sa vie et le travail le régulateur de son temps. Ses mouvements étaient bons ; la crainte de Dieu et l'amour du prochain furent toujours la clef de sa conduite.

Il vécut heureux jusqu'au moment où le grand Horloger de l'Univers jugea à propos de briser la chaîne de ses jours, ce qui lui arriva à l'âge de...

CI GIT

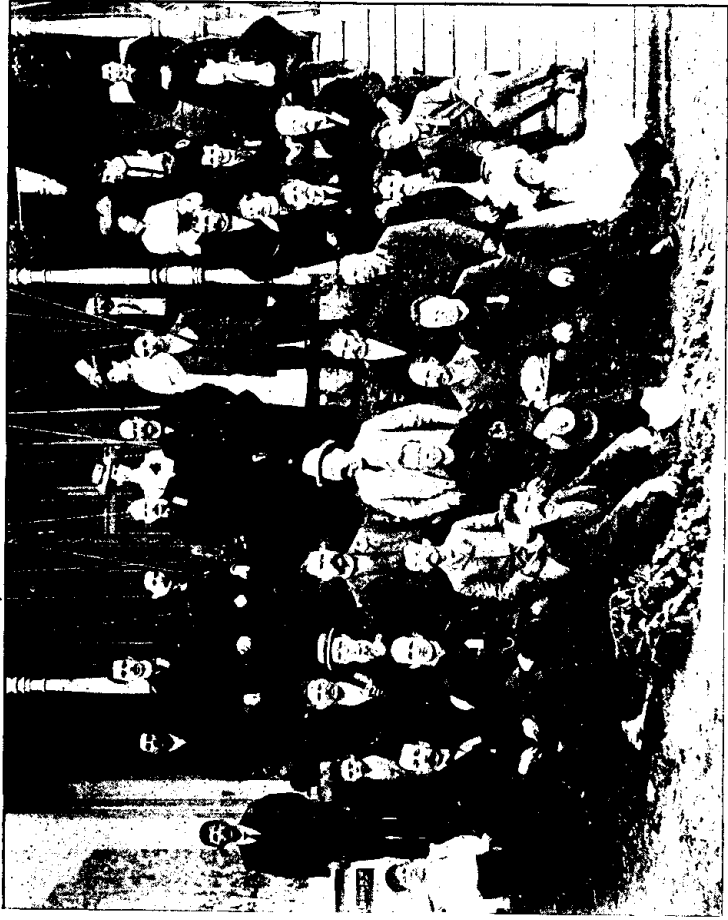
M. X.

ancien avoué, ancien juge de paix, ancien maire,

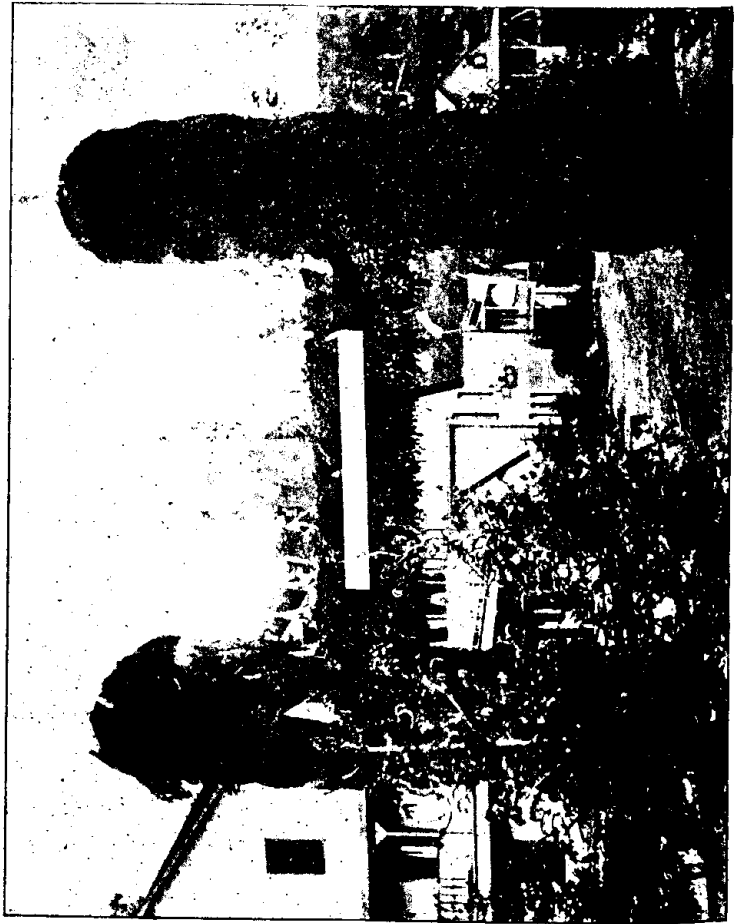
ancien juge au tribunal de commerce, ancien président du tribunal civil, appelé à d'autres fonctions dans le ciel !



Vue panoramique de Labelle



Un groupe des principaux participants



L'arc de triomphe de Saint-Jean-Baptiste



Château en arrière du moulin Church

SOUVENIR DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A LABELLE. — Photo H. Lemysse

Gib
—
deu
I
Jou
—
bes
—
aus
gre
dée
—
l'ab
ren
ou
—
cet
—
—
N
ren
just
M
plu
—
I
dan
une
ard
—
F
cal
S
—
I
qu'
jam
du
—
C
sou
—
Pa
—
—
Ko
—
—
poi
raw
cer
—
—
sel
cec
—
tion
le
pro
—
adr
dép

struction.
perçu...
victime,
riété de

t Aimée
t pas le
élégant,
rtir de

?... re-

alvéole,
du par-
ice que
je l'a-
tion.
rté par
ne me
photo-
ous les
git sim-
ent, de
affaire
et par
utiles,

ller le
er, ré-
e dans

i vous

naient
croisa

van et
at, en

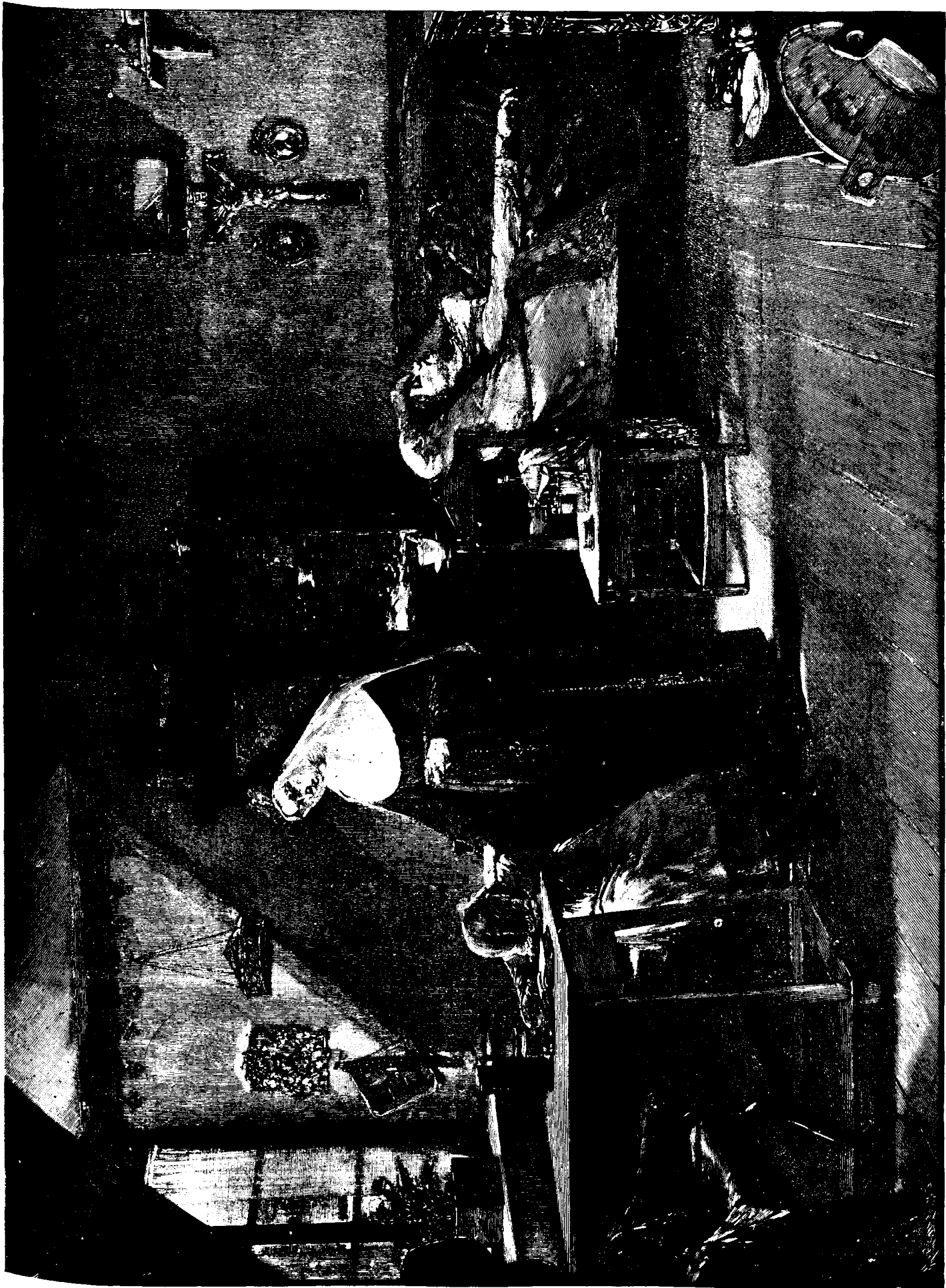
? de-
tion...
e serai
s'agit

ille...
épara-

d'ins-
e vous
satis-
ter en

...
mit à
Les
e, où
t bas
sur-

ir le
celle



HEURE D'ANGOISSE.—Tableau d'Otto Wolf

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

LE MUGUET ET LA ROSE

Je vais vous débrouiller la chose
Et dévoiler ce grand secret.
Voici, par exemple, une rose,
Le muguet dit : " O belle rose,
Si j'osais parler, mais je n'ose !"
La rose dit tout bas : " Mon Dieu !
Il faut pourtant oser un peu !"
Voilà la façon dont on cause
Entre le muguet et la rose,
Et dont on joue au plus discret
Entre la rose et le muguet.

Le muguet poursuit, je suppose,
Pour abréger les entretiens :
" Que j'aimerais, charmante rose,
A mêler mes parfums aux tiens !"
La rose dit : " C'est une chose
A laquelle rien ne s'oppose.
Mais, pour satisfaire à ce vœu,
Il faut vous rapprocher un peu !
Et voilà comment toute chose,
Entre le muguet et la rose,
Finit par un joli bouquet
Fait de la rose et du muguet.

VICTORIEN SARDOU.

LA FEMME

Bien des tristesses peuvent accompagner le point égal d'une aiguille de femme, mais le grand facteur de la force morale chez la femme, c'est l'amour et la pitié. En agrandissant la sphère de son intelligence, on ne pourra qu'élargir le champ où s'exerce déjà cette faculté d'aimer et d'alléger tout, qui est développée chez elle à un si haut point.

De l'homme et de la femme, c'est celle-ci qui vit le plus dans le présent : elle a de la nature de l'oiseau qui secoue son aile et oublie la tempête au moment où elle vient de passer. La femme rit aussi facilement qu'elle pleure, et son rire a bientôt séché ses larmes : sa grâce est faite pour une part de cette divine légèreté. De plus, elle a son nid, son foyer, toutes les préoccupations pratiques et tendres de la vie, qui l'absorbent plus entièrement que l'homme, qui la prennent plus au cœur. La femme revit plus que l'homme dans sa génération.

La vie d'une femme a plus d'ordre et de continuité que celle d'un homme : à cause de cela la force des habitudes d'enfance est plus grande.

La vie féminine ne présente qu'une seule grande révolution, le mariage. Il est même des femmes pour qui cette révolution n'existe pas. Dans un milieu tranquille, comme la plupart des existences féminines, l'influence de l'éducation première peut donc se propager sans obstacle. Le foyer est un abri, une sorte de serre chaude où croissent des plantes parfois impropres au grand air. La vitre et le rideau de mousseline derrière lesquels la femme se place habituellement pour regarder dans la rue, ne la protègent pas seulement contre la lumière ou la pluie : son âme comme son teint garde toujours quelque chose de la blancheur native.

Le mariage même conserve encore à la femme une sorte de virginité morale : sur le doigt jauni des vieux mariés, on reconnaît la petite place blanche occupée depuis trente ans par l'anneau conjugal, et qui est restée seule à l'abri des flétrissures de la vie.

JEAN-MARIE GUYON.

LA MODE

Les costumes en toile et en duck sont en faveur cet été. Ils se blanchissent si bien que nous sommes assurés que cette mode durera longtemps. Quelques modistes ont essayé de garnir ces costumes avec de la soie, mais elles n'ont pas eu beaucoup de succès ; car on a

décidé en faveur des garnitures qui ne craignent pas l'eau et le savon.

Des petits pois brodés sur l'étoffe même font une très jolie garniture, ainsi que les dentelles arabes.

Comme couleur, le teint naturel est très à la mode. On trouve aussi le duck dans les nuances beiges, grises et bleues.

En fait d'ombrelles, les modes de la saison actuelle offrent une très grande variété. Les couleurs les plus voyantes, tel que le vert broché de rouge, la pourpre couverte de grandes fleurs rouges, sont portées. Nous avons vu une ombrelle haute nouveauté genre Aiglon, en soie verte, avec applications de dentelle écru. Les manches de ces ombrelles sont très longs et sou-



Toilette de campagne

vent en bois émaillé blanc, ou bien en bois couleur naturelle, avec des poignées en or, ayant la forme d'une sphère aplatie. Nous avons également remarqué un autre très joli modèle, en chiffon blanc doublé de rouge ; un gros volant de chiffon ornant les bords.

Les ombrelles en dentelles sont ravissantes, surtout celles faites en dentelles espagnoles blanches ou noires ; ce genre de dentelle se prête admirablement à cet usage.

* * *

Un des tissus à la mode cet été est le voile de laine, surtout dans les nuances beige écru et " ficelle. " Ce tissu est à la fois très pratique et de belle apparence si on prend la précaution de le faire doubler de taffetas de bonne qualité ; autrement il est très difficile de lui faire garder la forme de la doublure. Avec ce tissu on confectionne, à New-York, de charmants costumes

dans les nuances bleu pastel, fraise et biscuits que l'on garnit soit de dentelles couleur crème soit le chiffon combiné avec velours noir.

L'on nous dit que les robes en mousseline brodée seront très en vogue cet été. Les toilettes dispendieuses sont brodées à la main, mais la plupart sont brodées à la machine. Les mousselines à grands dessins fleuris sont surtout employées. Quant à la couleur elle est généralement blanche sur doublure de nuances diverses, mais les mousselines de couleur confectionnées sur des dessous blancs sont même d'un aspect plus charmant encore. Nous avons vu un ravissant modèle en mousseline de soie noire très légère brodée de fleurs et doublée de taffetas vert clair.

* * *

Voici quelques renseignements recueillis dans une de nos grandes maisons de modes au sujet des chapeaux.

Les petits chapeaux canotiers ou " sailor," sont maintenant garnis. On en voit beaucoup en paille de fantaisie, avec des bandeaux de velours noir et ornés de petites fleurs telles que les violettes, les primevères, etc. Souvent ces chapeaux ont le bord relevé sur le côté, découvrant un grand nœud de velours noir. Malgré la vogue de ces chapeaux, on nous dit que, malgré tout, ce sera le canotier tout simple, ressemblant au chapeau masculin, qui prévaudra quand la saison sera plus avancée.

Les grands chapeaux plats ont également beaucoup de succès. On en confectionne de charmants, garnis de chiffons de tulle ou de mousseline de soie avec une grande plume d'autruche qui fait le tour du bord et pend quelque peu sur le côté.

Comme toujours d'ailleurs le noir sera très porté cet été. Nous avons vu des chapeaux entièrement composés de fleurs ou de fruits, entre autres un très joli chapeau couvert de cerises avec leurs feuilles vertes. Un autre est garni de raisins verts, blancs et pourpres. Les chapeaux recouverts de fleurs sont très populaires. Les roses et les pensées sont les fleurs les plus en vogue pour ce genre de chapeaux, mais on ne doit pas négliger les bleuets, les violettes, les marguerites et les coquelicots. On recommande pareillement les chapeaux de dentelles garnis de fleurs et qui produisent le plus charmant effet.

LA CUISINE

Conserves de groseilles.—Une fois les groseilles égouttées, procédez comme pour les conserves de cerises.

Conserves de framboises.—Se font comme les conserves de cerises, en enlevant les queues complètement.

Confitures de cerises.—Enlevez les queues et les noyaux, pesez votre fruit et ajoutez une livre de jus de groseilles. Mettez ensuite dans la bassine les cerises, le jus et trois quarts de sucre par livre de fruits et de jus pesés ensemble. Faites cuire 25 à 30 minutes ; écumez, retirez la bassine du feu et versez dans des pots, puis couvrez après quelques jours.

Conserves de cerises.—Prenez des cerises qui ne soient pas bien mûres ; après avoir coupé les queues à moitié, placez-les dans des flacons à goulots larges.

Faites ensuite un sirop de sucre et d'eau, en mettant 550 grammes de sucre par litre d'eau. Laissez jeter un bouillon à ce sirop, retirez-le du feu, et, lorsqu'il est refroidi, versez-le sur les cerises. N'emplissez pas complètement les flacons. Bouchez, ficelez et faites cuire.

Concombres farcis.—Epluchez des concombres, enlevez une partie de l'intérieur avec une cuiller, remplissez de farce cuite, mettez dans une casserole avec bardes de lard, tranches de veau, carottes, oignons, thym, laurier, arrosez de bouillon, faites mijoter jusqu'à ce qu'ils soient tendres ; servez saucés d'une sauce espagnole.

LA ST-JEAN-BAPTISTE A LABELLE

(Voir gravures)

Nous donnons aujourd'hui, ne l'ayant pu faire plus tôt, une série de vues recueillies par l'un de nos artistes, à l'occasion de la célébration solennelle de la St-Jean-Baptiste à Labelle, par les colons du Nord. On y trouvera entre autres, une superbe vue panoramique, donnant une idée absolument exacte du coup d'œil que présente le florissant village de Labelle, à quelques pas du débarcadère du chemin de fer.

NOCES D'ARGENT

A Sorel, samedi, le 13, M. et Mme Alfred Lalonde réunissaient sous leur toit hospitalier leurs nombreux parents et amis à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de leur mariage. Cette fête, d'un cachet cordialement sympathique, prendra place au nombre des plus charmants souvenirs des personnes qui y ont pris part : orchestre, danse, chant, déclamation se partagent les doux moments de cette nuit joyeuse. Les décorations intérieures et extérieures, les jolies toilettes des dames, tout était d'un goût exquis, très varié et fort distingué. Le banquet, auquel fit honneur soixante-quinze à quatre-vingts convives, bien disposés, était tout simplement magnifique. Rien ne manquait à la fête. Aussi, le rayonnement des jubilaires, l'entrain et la franche gaieté des invités, appartenant à la meilleure société de Montréal et de Sorel, se soutinrent-ils joyeusement jusqu'à l'heure de la première messe (6 heures).

M. et Mme Lalonde ont reçu de nombreux et riches cadeaux, consistant en de magnifiques pièces d'argenterie, choisies avec beaucoup de tact et de goût. Au nombre des invités : M. E. Lalonde M. D., régent de Montréal-Est, Mme et Mlle Lalonde, Rigaud ; M. et Mme Armand Lalonde, M. et Mme Huguet Latour, M. et Mme Auguste Lalonde, M. et Mme Rodolphe Lalonde, M. et Mme Charles Dépoças, M. et Mme Arthur Dépoças, M. et Mme Thomas Saint-Jean, M. et Mme Ernest Desaulniers, Mlles Anna et Joséphine Lalonde, tous de Montréal. M. F. de S. Bastien et Mme Bastien, Vaudreuil ; M. et Mme Ubalde Garand, Montréal ; M. et Mme P. Brabant, Longueuil ; M. et Mme H. Laurencelle, Longueuil ; M. J.-E. Lalonde, Montréal ; M. et Mme Bazin, Saint-Henri ; M. et Mme App. Archambault, Saint-Henri ; M. le maire et Mlles Paradis, Sorel ; M. Haddon, MM. Hyacinthe, Albert et George Beauchemin et leurs dames, M. et Mme Guévremont, M. et Mme Badeau, M. et Mme Mondor, M. et Mme D. Champagne, M. et Mme Proulx, M. et Mme Chénervet, M. et Mme Giroux, M. et Mlles Johnston, M. et Mme E.-C. Lalonde. MM. Laroche, Langlois, Frédérick, Prud'homme, Lamoureux, Kawski, Lalonde, Proulx, Blais, de Grandpré, Pontbriand, Chapdelaine, Magnan ; Mlles Lalonde, Gauthier, Harwood, Garand, Lalonde, Valois, Duhamel, Pontbriand, Labelle, de Grandpré, Blais, Proulx et d'autres dont les noms nous échappent. Nous offrons à M. et Mme Lalonde nos plus sincères félicitations et nos meilleurs souhaits.

LA GUERRE

Un homme qui tue un autre pour lui prendre sa bourse, on l'arrête, on l'emprisonne, on le condamne à mort et il meurt ignominieusement maudit par la foule, sur la hideuse plate-forme. Un peuple en masse sacrifie un autre pour lui voler ses champs, ses maisons, ses richesses, ses coutumes ; on l'acclame, les villes se pavent pour le recevoir quand il rentre couvert de sang et de dépouilles, les poètes le chantent en vers enivrés, les musiques lui font fête ; il y a des cortèges de jeunes filles, avec des rameaux d'or et des bouquets qui l'accompagnent, le saluent comme s'il venait d'accomplir l'œuvre de vie et l'œuvre d'amour.

A ceux-là qui ont le plus tué, le plus pillé, le plus brûlé, on décerne des titres ronflants, des honneurs glorieux, qui doivent perpétuer leur nom à travers les âges. On dit au présent, à l'avenir : " Tu honoreras ce héros, car à lui seul il a fait plus de cadavres que mille assassins." Et tandis que le corps de l'obscur meurtrier pourrit, décapité, aux sépultures infâmes, l'image de celui qui a tué trente mille hommes se dresse, vénérée, au milieu des places publiques ou bien repose, à l'abri des cathédrales, sous des tombeaux de marbre. Tout ce qui lui a appartenu devient des reliques sacrées, et l'on se rend en foule dans les musées, ainsi qu'à un pèlerinage, pour y admirer son épée et sa masse d'arme, sa cotte de mailles, le panache de son casque, avec le regret de n'y voir point les éclaboussures du sang des anciennes tueries.

OCTAVE MIRBEAU.

CONSEILS PRATIQUES

Pour éloigner les mouches. — Voulez-vous éloigner les mouches de vos appartements, semez-y un peu de chlorure de chaux ou bien mettez, par-ci par-là, un petit vase rempli d'huile de laurier.

Pour tuer les mouches. — Faites bouillir dans l'eau un peu de bois de quassie, ajoutez au liquide un peu de miel ou de sucre ; c'est un apât dont les mouches sont friandes et dont elles meurent instantanément. Le lait auquel on a additionné un peu de poivre et de sucre, produit le même effet.

Les mouches dans les chambres de malade. — Rien de plus agaçant, parfois de plus pénible, que les mouches s'acharnant à voltiger dans la chambre d'un malade et à troubler son repos. On recommande, comme un excellent moyen pour les éloigner, de mettre tout simplement de la lavande fraîche dans la chambre ; son aimable parfum est, paraît-il, tutélaire, en même temps qu'agréable.

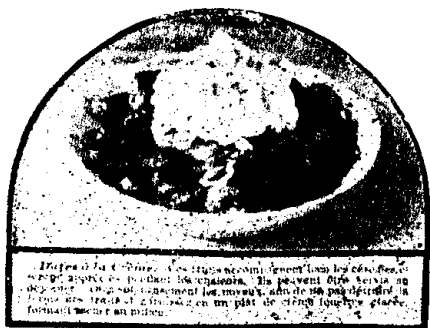
Contre les mouches. — Pendant les grandes chaleurs, les mouches sont un véritable fléau dans les maisons et dans les cuisines. Dans les appartements, on emploie avec succès le papier tue-mouches ou papier Moure, qu'on place dans une assiette où l'on a mis un peu d'eau et de sucre en poudre ; l'assiette et ses abords sont bientôt remplis de corps de mouches.

Voici un autre moyen qui réussit encore parfaitement :

On met, dans un verre ordinaire, moitié d'eau dans laquelle on a fait dissoudre du savon noir ou jaune, puis on recouvre ce verre d'un papier enduit en dedans de miel ou de confitures, et dans le milieu duquel on a ménagé une ouverture pour livrer passage aux mouches. Celles-ci, attirées par la matière sucrée, pénètrent dans le verre par le trou et y tombent asphyxiées. Il est moins désagréable de voir des mouches noyées dans un verre que de les trouver mortes sur une table ou un meuble quelconque.

Lorsqu'on veut préserver les dorures des ordures des mouches, on y passe une légère couche d'huile de laurier ; les mouches ne s'y posent pas.

LA CUISINE ILLUSTRÉE



Recepte pour la cuisson des légumes secs. — Les légumes secs doivent être lavés et rincés à l'eau froide. Ils doivent être trempés pendant la nuit dans l'eau froide. Le lendemain, ils doivent être cuits dans l'eau bouillante pendant un certain temps. On peut les servir avec une sauce ou simplement avec du beurre.

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Pour la semaine du 22 juillet, on a monté au Théâtre National Français une pièce à grand spectacle dont le succès nous paraît assuré, *Carmen*, adaptation à la scène française du poème de Meilhac et Halévy et de la nouvelle célèbre de Prosper Mérimée.

On nous promet de très beaux et très pittoresques décors qui donneront l'illusion parfaite de certains paysages espagnols, de riches et jolis costumes espagnols, une nombreuse figuration bien stylée et une interprétation au-dessus de toute critique.

Les scènes les plus intéressantes de *Carmen* sont : la scène du 1er acte entre don José et Carmen ; les duels très impressionnants entre Zerniga et don José et entre ce dernier et le toréador Escamills ; la mort de Carmen, tuée par don José et le défilé de la "cendrilla," des "banderilleros," des "picadores," des "toréadores," etc., revêtus de leurs originaux et brillants costumes.

L'interprétation sera sans doute de premier ordre, les principaux rôles ayant été confiés à MM. Cazeneuve, J. Daoust, E. Amel, J.-P. Fillion, E. Lacroix, Palmiéri, Petitjean, Godeau, Gravel, de la Grange Charest, Mme de la Sablonnière (*Carmen*), Mlle Béragère, Mme Nozière, Mlles Brémont, Léa et Meussot.

Nous conseillons à nos lectrices et à nos lecteurs de ne pas manquer de voir jouer *Carmen*.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de JUIN, qui a eu lieu samedi le 6 courant, a donné le résultat suivant : Gagne une piastre ou 6 mois d'abonnement chacun :

190	10,327	18,387	26,897	34,712	43,146
1,169	11,114	19,124	27,572	35,383	43,517
1,350	11,429	20,011	28,190	36,598	43,720
1,782	11,730	20,319	29,245	37,129	44,156
2,549	12,241	20,767	30,110	37,517	44,209
2,810	12,482	21,260	30,341	38,930	44,716
3,137	12,853	21,942	30,805	39,418	45,164
3,924	13,015	22,121	31,228	40,124	46,531
4,085	13,591	22,563	31,433	40,836	47,162
5,989	14,105	22,814	32,120	41,271	48,423
6,735	14,351	23,016	32,414	41,507	49,128
7,424	14,727	23,524	32,627	41,923	49,216
8,142	15,894	24,238	32,915	42,372	49,720
9,516	16,342	24,712	33,121	42,715	49,840
10,146	17,765	25,118	34,161	42,963	49,999

N. B. — Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal dans les 30 jours, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

JEUX ET AMUSEMENTS

RÉBUS GRAPHIQUE

la
an AN an L vie A dan ON dan
France

ÉNIGME

Puisque pour vous mon cœur s'enflamme,
Puisque j'adore vos appas,
Ne devinez-vous donc pas
Ce que je suis, ma belle dame.

Puisque vous attirez mes pas,
Puisque vous attirez mon âme,
Ne devinez-vous donc pas
À quoi vous ressemblez, madame.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 898

Comble. — Le comble de la sensibilité, chez un forgeron, est de ne pas vouloir battre le fer pendant qu'il est chaud.

Logogriphe. — Lune et Une.

Arithmétique. — Le régiment se compose de 1890.

NOTES ET FAITS

Un journal américain assure que plusieurs élèves d'une école publique de Chicago ont porté plainte contre leurs maîtres, les accusant de leur avoir fait manger de force du savon.

Cet étrange châtement devait punir les élèves de s'être amusés à sucer de la gomme pendant la classe. Tout compte fait, la gomme est peut-être meilleure au goût que le savon, quoique l'un et l'autre...

Mais que voilà donc de curieux élèves et de curieux professeurs !

"Je ne suis que faiblesse et que fragilité."

Une chanteuse de Brooklyn, miss Elena Jacqua, a inauguré un vêtement singulièrement propre à parer Manon dans cet air : un vêtement en étoffe de verre filé. L'étoffe a été tissée à Dresde et coupée par un très grand couturier de Paris.

Ce vêtement est extrêmement léger et transparent aussi a-t-il eu le plus grand succès. Il n'a qu'un seul inconvénient, c'est qu'il ne serait pas inutile d'écrire dessus : "Fragile."

Fragilité, ton nom est femme !

Treize citoyens de Mount Hope, petite ville des Etats-Unis, viennent de constituer une ligue contre le baiser.

Voici la déclaration qu'ils ont faite :

"Nous nous engageons à ne pas embrasser nos femmes ou toute autre femme, mais à nourrir la même profonde affection pour nos femmes et à conserver la même admiration pour la beauté féminine. Nous ne croyons pas qu'il soit bien d'embrasser et, en conséquence, nous décidons de ne pas le faire."

Par malheur, les treize femmes de ces treize citoyens ne partagent pas du tout la manière de voir de leurs époux. Aussi, ont-elles décidé de quitter le domicile conjugal et de demander le divorce dans le délai d'un mois si la ligue ne se dissolvait pas.

Il faut espérer que les ligueurs contre le baiser se rendront aux raisons de leurs épouses.

On vient d'ouvrir le testament de l'amiral anglais, sir John Edmund Commerell, mort tout récemment.

Le vieil amiral fait les recommandations suivantes à ses nièces, qui héritent d'une grosse fortune.

"Ayant fait la fatale expérience de l'iniquité de certaines lois, ayant observé des sentences judiciaires contraires au bon sens et à la justice, j'insiste sur ce point que mes deux nièces, légataires de mes biens, sont les deux filles aînées de ma sœur, à la date de mon testament, c'est-à-dire Edith Bloomfield et Kate Bloomfield. Et j'exhorte les intéressées, à ne jamais, en cas de litige, faire appel à la loi, mais seulement à un arbitrage.

"Ayant été filouté moi-même par tous les avocats sans exception, auxquels j'ai eu affaire pendant ma vie, je tiens à donner ce solennel avis à mes héritières et exécutrices testamentaires."

Le *Bowerswill Clarion*, journal de l'Ouest américain, publie en tête de ses colonnes la note suivante :

"Nous présentons à nos lecteurs toutes nos excuses pour le retard dans l'expédition du présent numéro.

"Le journal était déjà tiré, quand la chèvre d'un propriétaire du voisinage, profitant d'un moment d'inattention, est entrée à l'imprimerie et a mangé toute l'édition. Nous avons dû en toute hâte procéder à un nouveau tirage, d'où le retard constaté.

"Quoique très flattés par les goûts littéraires de la chèvre pour notre journal, nous prendrons à l'avenir des précautions afin d'éviter semblable aventure."

Où la chèvre qui a mangé ce journal a un bien grand estomac, ou le journal qui a été mangé par cette chèvre a un bien petit tirage ?

Lequel des deux ?

Il est à craindre que nous ne sachions jamais la vérité exacte !

Le farouche Cromwell qui, dit un historien, buvait comme un sonneur et se querellait et se battait à propos de tout et de rien, était un fils tendre et un père très aimant. Il avait, pour sa petite-fille Brigitte, une véritable passion. Dans les conseils gouvernementaux et jusque dans les solennités officielles, il lui arrivait de la garder sur ses genoux. Si quelque assistant lui en adressait respectueusement un reproche, il répondait sans sourciller :

—Il n'y a pas de secret d'Etat que l'on ne puisse confier à cette enfant : elle comprend tout et elle est la discrétion incarnée !

Cette petite devint, par la suite, une femme d'esprit et de cœur. Elle défendait si bien la mémoire de son grand-père qu'elle souffleta, un jour, magistralement et à deux reprises, un haut personnage qui, devant elle, avait parlé irrévérencieusement de Cromwell.

Connaissez-vous l'origine du mot "chic", qui sert aujourd'hui, dans presque toutes les langues, à désigner ce qui est beau, élégant, bien fait.

Elle est assez curieuse.

Charles Vernet, le grand peintre français du commencement du siècle dernier, avait un élève pour qui il avait une affection particulière, à cause de son talent supérieur. Assidu devant lui, de mœurs douces, l'élève — il se nommait Chic — avait devant lui un bel avenir, et promettait de devenir, un jour, l'un des maîtres de la peinture française, quand la mort vint tout à coup détruire ces belles espérances.

Le départ du jeune homme causa un grand vide dans l'atelier de Vernet, aussi bien que dans son cœur. Le maître continuait à surveiller le travail de ses élèves, mais chaque fois qu'il s'arrêtait devant une ébauche particulièrement bien réussie, il complimentait le peintre en herbe, mais ajoutait avec un soupir : "Pourtant, ce n'est pas Chic."

Les membres d'un temple protestant, dans le New-Jersey, viennent de donner une soirée payante — et peu banale ! — dans le sous-sol du temple. Le bénéfice de la soirée était destiné à augmenter les fonds de la Congrégation.

Il s'agissait de trouver quelque attraction pleine d'imprévu et d'attraits. Aussi les organisateurs de la fête n'ont pas hésité à la transformer en un concours de chaussures. Le prix d'entrée, pour les femmes et les hommes, jeunes ou vieux, variait selon la peinture des chaussures.

Ainsi, une jeune fille au pied mignon, ne chaussant que du No 1, n'avait à payer que 2 cents d'entrée, tandis que son cavalier, portant d'énormes bottes de la peinture No 9, devait verser 18 cents.

Cette curieuse facétie a obtenu un succès fou ; le sous-sol du temple était comble, on n'a pas refusé de monde, il est vrai, comme on dit au théâtre, car tout le monde a dû passer à la visite des pieds, et payer, même ceux qui sont restés à la porte.

La recette a été énorme et les affaires seront florissantes pendant plus d'une année.

On se souviendra longtemps, dans la société de New-Jersey, de cette mémorable soirée où les petits pieds ont triomphé sur toute la ligne.

A quelle époque les auteurs ont-ils pris l'habitude de céder leurs écrits à un ami ou à un patron ?

D'après un érudit allemand, M. Tony Kellen, cet usage remonte à une haute antiquité et était fort en vigueur au Moyen âge : la nonne Roswitha offrit personnellement ses œuvres à l'empereur Othon le Grand. A l'époque de la Renaissance, la mode des dédicaces sévit avec plus d'intensité que jamais. Les longues phrases dont les auteurs de ce temps font précéder les écrits qu'ils placent sous le patronage d'un puissant du jour constituent, d'ailleurs, souvent des témoignages intéressants au point de vue de l'histoire littéraire. On y trouve aussi parfois de précieux renseignements biographiques.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, les écrivains allemands — comme les écrivains français d'ailleurs — aimaient fort à dédier leurs œuvres à des

souverains. Ils en étaient généralement récompensés, quand le cadeau en valait la peine, par une pension viagère, ou du moins, par une gratification. C'est dans l'espoir d'une rémunération que l'idéaliste Klopstock dédia au roi Ferdinand V de Danemark les cinq premiers chants de son œuvre éthérée : *la Messie*. Le bon poète reçut une pension annuelle de 400 talers jusqu'à achèvement complet du poème.

Terminons en remarquant que l'usage de dédier non seulement un livre entier, mais de courtes pièces de vers ou des morceaux détachés, mode courante en France, commence seulement à pénétrer en Allemagne.

L'empereur Charles-Quint, poussé par le désir de savoir ce qui se passait dans sa capitale, s'y promenait parfois seul, en costume de simple bourgeois. Il vit, un jour, un jeune paysan qui portait un petit cochon dont les cris ameutait la foule.

— Mon ami, lui dit-il, tu ne sais donc pas le secret de faire taire un cochon ?

— Non, monsieur ; pourriez-vous me l'apprendre ?

— C'est bien simple, répondit l'Empereur, prends-le par les pieds de derrière et porte-le la tête en bas.

Le conseil fut suivi, et aussitôt l'animal cessa de crier ; le paysan s'inclina tout surpris, en saluant Charles-Quint :

— On voit bien, monsieur, que vous avez soigné des cochons avant moi, dit-il.

— Oui vraiment, répondit l'Empereur, en éclatant de rire, et j'en ai même acheté. Combien veux-tu me vendre celui-ci ?

— Deux ducats, mon bon monsieur, c'est ce qu'il me coûte.

— Il te faut un peu de bénéfice : je t'en offre vingt ducats.

— Si j'acceptais, pour le coup, vous seriez volé !

L'Empereur, amusé, donna les vingt ducats en disant au paysan :

— Va ! mon ami, va, tu m'as fort diverti ; emporte cet argent et le cochon, c'est encore moi qui suis ton obligé.

Il y a quelque temps, le milliardaire américain Vanderbilt se trouvant en Europe, parcourut les galeries du musée de Bruges. Sa visite terminée, il déclara qu'il voulait absolument emporter quelques dentelles.

— Ça n'est pas à vendre ! lui répondit orgueilleusement le gardien.

— Je paierai n'importe quel prix, mais j'achèterai quelque chose.

— Impossible !

— C'est très bien, dit énergiquement le milliardaire : je m'installe ici et je ne m'en irai pas avant que vous ne m'ayez vendue une dentelle de Bruges.

Très perplexe, le gardien envoya consulter le bourgmestre et lui fit demander si un visiteur avait le droit d'agir ainsi.

— Assurément non, répondit le magistrat, mais il est préférable de ne pas créer d'incident avec des excentriques de cette espèce.

Allez chez une dentelière, prenez quelques objets et vendez-les à M. Vanderbilt comme provenant du musée. On donnera l'argent aux pauvres, et tout le monde sera satisfait.

Le gardien revient donc auprès de son pensionnaire forcé ; il lui annonce que le bourgmestre l'autorise à vendre quelques mouchoirs, appartenant au musée, et il montra divers dessins différents, pris en hâte chez une ouvrière voisine.

— Combien ? demanda l'Américain

— Quatre-vingts francs.

— Ce n'est pas assez beau. Je veux quelque chose de plus cher.

L'autre, toujours placide, s'en alla et revint au bout de quelques instants, rapportant d'autres mouchoirs, de la même valeur que les premiers, mais d'un dessin différent.

— En voici de magnifiques, monsieur, dit-il, mais ils coûtent cinq cents francs.

— A la bonne heure, s'écria Cornelius Vanderbilt, voilà qui est bien ; et il fit l'acquisition de plusieurs mouchoirs.



TROIS TEMOIGNAGES
DU MEME MEDECIN

**Premier
Témoignage**

Décembre, 1899.

Messieurs,

J'ai le plaisir de vous dire que je prescris votre **Vin des Carmes** avec beaucoup de satisfaction. Les effets obtenus sont remarquables.

DR J. A. GARNEAU,

Québec

**Le Seul Vin Médicinal
Recommandé**

QUEBEC, 14 février 1900.

Il y a déjà plusieurs années, j'ai prescrit diverses espèces de vins, généralement les plus recommandables dans le temps. Après avoir connu la formule du **Vin des Carmes**, la combinaison de ces médicaments m'a plu, et je l'ai ordonné dans un très grand nombre de cas. Les résultats obtenus m'ont tellement satisfait que le SEUL vin médicinal que je recommande maintenant est le **Vin des Carmes**.

DR J. A. GARNEAU

**Troisième
Témoignage**

Janvier, 1901

Votre **Vin des Carmes** est une préparation d'une telle valeur que, si le public savait l'apprécier, je ne crois pas qu'il serait possible d'user d'aucun autre vin médicinal.

Votre obligé,

A. GARNEAU, D.C.

CHOSSES ET AUTRES

Avec les robes d'intérieur les jupons blancs garnis de dentelles seront très en vogue.

Les hommes médiocres sont ceux, généralement, qui sont les plus opiniâtement orgueilleux.

Sir Louis-Hippolyte Lafontaine baronnet canadien, est né en 1802 et décédé en 1861.

De charmants chapeaux du genre Ouling sont faits en piqué, en duck ou en toile et sont ornés de piqûres faites à la machine.

Parmi les nouveaux modèles nous avons vu une quantité considérable de chapeaux en crin, dans toutes les nuances imaginables.

Les chapeaux sont encore très plats, les pailles très légers. Il y en a beau coup drapés de tulle que l'on attache ici et là avec de jolies boucles en pierres d'imitation.

Le gouvernement français vient de commander aux États-Unis dix locomotives pour le chemin de fer Paris-Lyon. Il n'y a, paraît-il, qu'aux États-Unis que l'on fabrique des locomotives de 75 milles à l'heure.

D'après les avis reçus de Paris, il y aurait bien longtemps que le noir n'a été aussi porté que maintenant, et à mesure que la saison s'avance, cette tendance ne fait que s'accroître de plus en plus. Les tissus préférés sont les grenadines et les mousselines.

Le crêpe de Chine sera très porté cet été pour les robes de promenade, ainsi que pour les costumes d'intérieur et de bal. Les nuances gris perle, jaune, bleu-ciel, bleu-marin sont les plus en vogue. On en confectiionnera de ravissantes toilettes garnies de dentelles blanches ou écruées, il faut cependant y ajouter presque toujours un soupçon de noir pour faire ressortir ces nuances délicates et donner du "ton" aux toilettes. Avec les nouveaux crêpes de Chine brodés, on confectiionnera des robes exquises tandis que sur les crêpes unis on fait des applications de dentelles "Cluny Renaissance" mais si l'on a à faire à des entre-deux, on les accompagne toujours de petits plis, ce qui fait une charmante garniture.

DR. A. BRAULT, Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis, Tel Bell: E, 1745

Heures de Bureau: de 9 à 10 heures

PLUS D'ASTHME, Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY. Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros: D. CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument conv. incu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'écrire à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement par ce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.30 a.m., 4.10 p.m., 10.05 p.m. Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes ntre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal: 8.0 p.m. Arrivée à Holyoke: 8.12 a.m. Arrivée à Springfield: 7.30 a.m. Départ de Springfield: 8.00 p.m., 9.15 a.m. Départ de Holyoke: 8.18 p.m., 9.32 a.m. Arrivée à Montréal: 8.15 a.m., 9.10 p.m. PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc. *Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement. V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J. D. Goodin, Chambre 41 Edifice Ball et Trworgy, Holyoke, Mass.; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E. F. Payette, 307 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard, A. J. Brunelle, Ludlow. Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parues en librairie En Anarchie, par C. Pert, 90c; De l'ignorance à l'Amour, par Junka, 90c; Le Sang Français, par Jules Claretie, 9c; Le Campion de Cythère, par J. Rambeau, 9c; Côté de l'Amour, par Paul Acker, 90c; Le fruit défendu, La Revanche de Rose-Annon, par Jules Mary, 9c; et un grand choix de volumes à 5c, 10c, 15c et 25c. Les commandes sont remplies par retour du courrier

Trente ans de Succès GUÉRISON CERTAINE en 2 heures sans Coliques ni Nausées sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du VER SOLITAIRE par les CAPSULES L. KIRN à l'extract éthérisé de FEUGERE Nale Pure sans Calomel. M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature. PARIS, Pharmacie HAUGOU, 51, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies

Théâtre National Français, Rue Ste-Catherine et Beaudry, Tel. Bell Est, 1736. Bureau privé, Tel. Main 2017. G. GAUVREAU, Propriétaire, Tel. Marchands 520. SEMAINE DU 22 JUILLET CARMEN Paul Cazeneuve dans Escamillo. MATINEE TOUS LES JOURS. Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c et 75c. Loges, 50c. Semaine prochaine: LES PAUVRES de PARIS

MME ADELARD LABERGE 219, rue Dufresne MONTREAL

Interviewée par un reporter du "Journal" lui raconte la manière presque miraculeuse dont elle a été guérie par les Pilules Rouges

Son témoignage, corroboré par plusieurs témoins, devrait être lu par toutes les femmes malades

Mme Adélarde Laberge, 219, rue Dufresne, Montréal, s'est déclarée satisfaite du traitement qu'elle a reçu des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Voici ce qu'elle a dit à un représentant du Journal.

Quand j'ai commencé le traitement des Médecins Spécialistes, j'étais dans un état de faiblesse extrême, je souffrais du beau-mal. Impossible de vaquer à mes occupations du ménage, ni faire même un point de couture. Je pris le lit. Mes médecins de famille me prodiguaient leurs soins au meilleur de leur connaissance; mais ils finirent par m'avouer en toute franchise qu'ils désespéraient de me ramener à la santé. C'est alors que quelqu'un me suggéra de prendre les Pilules Rouges et de me soumettre au traitement des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Jusqu'alors j'avais dépensé un montant très considérable d'argent pour me guérir. Inutile de vous dire la condition dans laquelle j'étais lorsque je me présentai à eux. J'étais d'une maigreur à faire peur. Je ne dormais que très imparfaitement; et même au milieu de sommeil, j'étais éveillée par sursauts, comme si tous les nerfs de mon corps eussent été des ressorts. J'avais des douleurs dans tous les membres au point que je pensais pendant quelque temps que j'allais devenir infirme. Parfois, j'étais prise d'enflements dans toutes les parties du corps, mes pieds se glaçaient, j'avais de violents maux de tête, des étourdissements, des douleurs dans les côtés et des piquements dans les reins.

Aussi, je vis avec bonheur le jour où l'on me promit du soulagement. L'illusion seule des améliorations dans ma santé me faisait du bien. Qu'en sera-t-il, pensais-je, quand je sentirai la santé réintégrer ma personne? L'espérance vient d'autant plus promptement, que l'on a l'assurance que nos desirs sont sûrs d'être accomplis. C'est dans les nombreux témoignages publiés dans les journaux de Montréal, que je puisai la confiance dans les célèbres Pilules Rouges, et dans le traitement des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Je me disais: "Si tous ces témoignages sont identiques, comment douter de l'efficacité de ces remèdes? Celles qui en ont fait usage demeurent à quelques pas à côté de moi. Elles déclarent publiquement et solennellement qu'elles ont été guéries. Ces témoignages ne sont pas comme ceux qui viennent d'endroits éloignés ou inconnus; ils sont pris au hasard, parmi une multitude de mères de famille de Montréal, ainsi qu'une légion de jeunes filles que nous connaissons tous. Pourquoi ces Pilules Rouges ne me guériraient-elles pas aussi bien que les autres?"

Voilà qu'elle était ma disposition d'esprit lorsque je me jetai aveuglément sous les soins des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Dès que j'eus pris les Pilules Rouges, ainsi que le premier traitement des Médecins Spécialistes, je sentis en moi un mieux sensible. Je me sentais renaître à la santé. Je pris avantage de l'amélioration manifeste de chaque jour. On a beau avoir la confiance, si le remède est inefficace, il est inutile de songer à un rétablissement. Dans mon cas, ce qui démontre que ma guérison est due exclusivement à l'usage des Pilules Rouges, c'est que je pris quatre bouteilles de remèdes préparés par les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Le progrès de ma guérison s'effectua graduellement et sensiblement depuis la première jusqu'à la dernière boîte, lorsque je constatai que j'étais guérie. Je crois sincèrement que si j'eus discontinué le traitement à la troisième bouteille je n'aurais ressenti du soulagement qu'en proportion de la quantité absorbée. C'est-à-dire je n'aurais été guérie qu'imparfaitement. Je suis heureuse de constater cependant qu'aujourd'hui je suis en parfaite santé et je certifie que je le dois aux Pilules Rouges ainsi qu'au traitement des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Voyons, demanda Mme Laberge au représentant du Journal: Ai-je l'air malade? Mais, non, répondit ce dernier, je n'aurais jamais pensé que vous auriez déjà été dans le terrible état de maladie que vous m'avez décrit vous-même tout à l'heure.

Mme Laberge était occupée à sa couture; durant qu'elle parlait, l'aiguille agile traçait son chemin à travers l'étoffe, lentement, il est vrai, mais sûrement, emblème de la persévérance que ceux qui veulent le succès apportent à leur entreprise.

La sœur de Mme Laberge, Mme Deschênes, assistait à cette conversation et corrobora en tous points les déclarations ci-dessus.

Les Médecins Spécialistes invitent toutes les femmes souffrantes à leur demander conseil, ils répondront avec la plus grande promptitude à leurs lettres. Celles qui le peuvent facilement pourront les voir à leurs bureaux de consultations au No 274, rue Saint-Denis, Montréal. Les consultations par lettres ou personnes nelles sont absolument gratuites.

Les Pilules Rouges se vendent 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50; si vous ne pouvez vous les procurer chez votre marchand, elles vous seront expédiées sur réception du montant.

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

PARC SOHMER

Nous devons féliciter les gérants de ce lieu populaire d'amusement pour s'être assurés, la semaine dernière, les services de Mlle Roattino. Soprano. Après une longue absence, Mlle Roattino nous revient plus populaire que jamais. Elle en a la preuve par l'accueil sympathique qu'elle a reçu. Mlle Lottie Western, ainsi que les Faust, ont compté pour beaucoup dans le succès de la semaine. Le programme musical était des mieux choisis et les solistes MM. F. Boucher, O. Arnold, Senécaut, G. Nevrault ont eu une large part des marques de faveur du public. Ne pas oublier la fête champêtre du 21 août, au bénéfice des musiciens et employés du parc.

—Les plumes couteaux depuis si longtemps à la mode seront encore très portées cette saison.

LA MONTRE ET SON RESSORT

Tous les organes essentiels de la vie dépendent directement de la qualité du sang, comme la montre dépend son ressort. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* purifient le sang, lui rendent sa force épuisée par l'anémie, les hémorragies ou autres causes.

—Les boutons, cette saison, ont une tendance à devenir de plus en plus petite.

VOGUE MÉRITÉE

Si le *Baume Rhumal* est maintenant si bien répandu dans le monde, c'est avant tout à son efficacité et à son bon marché.

—Les mousselines de soie peintes à la main sont souvent employées dans les modes cette saison.

HUMEUR DIFFICILE

L'humeur difficile vient le plus souvent de la souffrance et celle-ci, de la mauvaise qualité du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*, en reconfortant le sang, ramèneront à bonne humeur.

—Le crêpe de Chine sera très employé cet été pour confectionner les toilettes de mariage des mariées élégantes.

COURTE MONOGRAPHIE

Le *Baume Rhumal* est délicieux à prendre. Il coupe un rhume avec autant de facilité qu'on casse une allumette en deux.

—Comme garnitures de chapeaux pour la saison d'été, on nous recommande les cerises ainsi que les feuillages d'or et d'argent.

SECRET DE LA LONGEVITE

Le secret de la longévité c'est de conserver un sang frais et pur en faisant usage des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—La popularité de la rose s'accroît de plus en plus, ce qui n'est pas étonnant étant donné les modèles ravissants et très variés qui sont montrés cette saison.

PAS D'EXCUSE

Pourquoi laisser souffrir cet enfant de l'affreuse coqueluche, quand un peu de *Baume Rhumal* le soulagerait ?

—Les jupons les plus élégants sont de la même nuance que les robes qu'ils accompagnent. Ensuite viennent les jupons en taffetas blancs, puis ceux de soie noire que l'on orne à présent d'une garniture composée de volants de chiffon noir.

Heures de bureau
h. a. m. à 6 h. : p. m.

Tel. Bell
Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 148 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

CE SONT LES
Pilules de Longue Vie (Bonard)

Qui ont guéri

Delle CLARA ARCHAMBAULT

Elle souffrait depuis six ans d'Anémie, de faiblesse, de maux de tête et de Dyspepsie. Aujourd'hui elle digère bien, elle n'a plus de douleurs, elle est en parfaite santé, et elle nous envoie le témoignage suivant, nous priant de bien vouloir le publier dans les journaux, afin que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul remède qui ne manque jamais de guérir

La Cie Médicale Franco-Coloniale.



DELLE CLARA ARCHAMBAULT.

MESSIEURS.—C'est avec plaisir que je vous écris aujourd'hui pour vous mettre au courant de la guérison merveilleuse opérée par vos *Pilules de Longue Vie Bonard*, et j'espère sincèrement que vous publierez cette lettre d'abord, pour que mes connaissances sachent que je suis complètement guérie et pour que les nombreuses victimes de l'anémie et de la dyspepsie puissent apprendre la manière d'obtenir une guérison permanente et prompte. Depuis six ans j'ai été sous les soins des meilleurs médecins de Montréal. J'ai dépensé aussi une petite fortune en remèdes patentés sans éprouver aucun soulagement. Il m'était presque impossible de manger, car je n'avais pas d'appétit, et lorsque je mangeais un peu j'avais à endurer des douleurs affreuses. Il est inutile de vous dire que j'étais d'une faiblesse extrême et je souffrais constamment de maux de tête et de douleurs dans le corps. Lorsque je me levais le matin j'étais tellement étourdie que j'étais obligée de rester assise pendant assez longtemps avant de pouvoir m'habiller, et ces étourdissements me prenaient aussi dans la journée.

Ayant lu le témoignage de Mlle Eva Brown publié dans "La Presse" il y a quelque temps, et comme elle disait avoir été guérie par les *Pilules de Longue Vie Bonard* d'une maladie qui ressemblait beaucoup à la mienne, j'achetai trois boîtes de *Pilules de Longue Vie Bonard*, que je pris selon les directions, et je constatai dès les premières doses une amélioration remarquable dans ma condition. Après avoir pris les trois boîtes je suis maintenant guérie complètement. J'ai plus d'appétit, ma digestion se fait bien, mes forces augmentent tous les jours. Je vous remercie ainsi que Mlle Brown de m'avoir fait connaître vos merveilleuses *Pilules de Longue Vie Bonard*.

delle CLARA ARCHAMBAULT, Cote St-Paul, Que.

LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) guérissent tous les jours des **HOMMES, FEMMES** et **ENFANTS** qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et d'autres maladies provenant de l'insuffisance

du sang ou de l'action défectueuse du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Aucun remède au monde n'a obtenu autant de succès. Aucun remède n'a un tel record de guérisons.

Nous avons publié dernièrement les témoignages des personnes suivantes de Montréal :

M. JOSEPH BEAUDRY,

24 rue Brébœuf.

DELLE EVA BROWN,

21 Avenue Duluth.

DELLE ELIZABETH OUELLET,

89 St-Frs-Xavier.

M. FELIX GOUIN,

478½ rue St-Dominique.

Allez voir ou écrivez à ces personnes et elles vous diront que c'est grâce aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** qu'elles jouissent aujourd'hui d'une bonne santé.

Si cela n'est pas suffisant pour vous convaincre, détachez le coupon au bas de cette annonce, envoyez-nous avec ce coupon votre adresse ainsi qu'un timbre de 2 sous et nous vous enverrons gratis une boîte-échantillon de **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** afin que vous puissiez constater par vous-même les merveilleuses propriétés curatives de ce remède.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boites

DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie (Bonard)* à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et
Adresse



No. 16

La Revue Mame

Charmante publication illustrée par la célèbre maison Mame. Agréable, instructive et morale. Abonnement : un an, 11 fr. 50. Maison Alfred Mame & Fils, 168 Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

GUERI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé?

M. J.-BTE. AUDET, âgé de 64 ans, sacristain à Laprairie, souffrait d'une hernie double depuis 10 ans, la Cic l'a complètement guéri.

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

J.-C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.
Tél. Est 1379

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées.

Dépôt: Pharmacie C. Beaupré, Montréal

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES ANONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites. 1.600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr. greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement et j'ai obtenu les résultats suivants.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900
EXPOSITION INTERNATIONALE DE BRUXELLES 1900

LAPRÉS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 843

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Expédiées franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et infortunément trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Fouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoie franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.


INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUB ST-DENIS
MONTREAL

LOTION PERSIENNE



DEPOSITAIRE
S. LACHANCE PHARMACIEN
1584 RUE STE CATHERINE, MONTREAL

31041



EN L'AN 2000

—Moi, délégué général des syndicats des écoles, je viens, infâme pion, vous donner connaissance des volontés des grévistes au sujet de la suppression des pensums et du bonnet d'âne...

PETITION

"Au nom des syndicats des Ecoles primaires, nous demandons la suppression des places de composition, plus de premier ni de dernier, tous égaux! le bon point pour tous, la distribution des croix par vote des élèves. De plus, les maîtres étant censés connaître les leçons mieux que les élèves, les questions seront à l'avenir posées par les élèves aux professeurs."

LE COMITÉ DE LA GRÈVE.

RIPANS

Un menu appétissant

Nous porte souvent à manquer de prudence. On en paie doublement la chandelle. Vient d'abord l'indigestion, qui rend sa victime si misérable. La moitié du plaisir du diner se perd de cette façon. Il y a des gens qui se sentent si mal, après un copieux diner, qu'ils jurent qu'ils ne mangeront pas de sitôt avec une telle voracité. Mais dès que l'occasion se présente, ils sont, l'ordinaire disposés à courir de nouveau le risque. Ceux qui ont passé par là, mais qui ont appris la valeur des Ripans Tabules, soutiennent que c'est un spécifique souverain contre toutes tendances à la dyspepsie, et le beau de l'affaire c'est que ce spécifique met en mesure ceux qui l'emploient de ne se priver aucunement des plaisirs de la table. On peut avoir dans toutes les pharmacies, pour cinq cents, une boîte de dix Tabules. Il est utile d'en porter sur soi.

ON DEMANDE.—Un cas de mauvais santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Go-Cart à Dossier Mobile

Cette voiture confortable pour le bébé est exactement ce qu'il vous faut. Nous en avons en osier avec bandages de roues en caoutchouc, et rembourage couvert en riche satin fleuri avec ombrelle —le tout complet depuis \$15.00

CANAPÉS

Nous avons un bel assortiment de Canapés. Nous en avons un surtout en imitation de cuir, avec tête et siège à ressort. Vendu partout à \$10.00 Notre prix spécial \$6.00

Renaud, King & Patterson
652 RUE CRAIG

Flacon: 5 fr. Franco: 5 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

JOURNAL DE LA JEUNESSE, hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

—Je suis tout à votre disposition, répondit Paul de Gibray.

—Serai-je autorisé, demain, à faire inhumer les deux cadavres ? demanda le greffier.

Le juge d'instruction interrogea du regard Aimée Joubert.

—Il n'y faut point songer... fit-elle... J'en ai encore besoin.

—Le corps de la femme ne pourra rester exposé aussi longtemps que celui de l'homme... reprit le greffier... Malgré les précautions prises, je crains la décomposition complète.

—Eh bien, faites inhumer la femme... Je vous l'abandonne... Quant au cadavre masculin, c'est différent... il faut qu'il reste ici pendant au moins quatre ou cinq jours...

—Il y restera...
—D'ici à cinq jours, ou je serai bien mal servie, ou cet homme sera reconnu.

—Que comptez-vous faire ?
—Vous le saurez bientôt...

Nos quatre personnages quittèrent la Morgue et remontèrent en voiture pour retourner au palais de justice.

Mme Rosier, tout entière à ses réflexions, ne pensait plus à Maurice et il était déjà cinq heures.

La policière, qui pendant dix-huit années avait tenu dans ses mains le fil de cent affaires, dont quelques-unes étaient de haute importance, retrouvait toute son ardeur d'autrefois.

Procédant du connu à l'inconnu, elle combinait, elle calculait, elle mettait son cerveau à la torture.

Son esprit ne s'était point rouillé dans l'inaction.

Il était aussi vivace, aussi lucide, aussi ingénieux qu'autrefois, et la ci-devant policière semblait n'avoir jamais quitté son emploi, tant elle se retrouvait bien, du premier coup, toute entière...

Dependant un pli profond se creusait entre ses sourcils.

—Quelque chose vous préoccupe ? lui demanda Paul de Gibray.

—Oui, et beaucoup... répondit-elle.

—Que cherchez-vous ?

—Je cherche quels liens rattachent au comte Yvan Kourawieff l'affaire que nous suivons en ce moment...

—Croyez-vous donc que ces liens existent ?

—Cela ne me paraît pas douteux... S'il n'en était point ainsi, comment se ferait-il que le tombeau Kourawieff ait été choisi pour servir de lieu de dépôt à certaines correspondances mystérieuses ?

II

—Selon vous, demanda vivement Paul de Gibray, selon vous, le comte Yvan serait donc mêlé à tout ceci ?...

—Il y est mêlé, mais à son insu, j'en ai la conviction... répondit Aimée Joubert. Pourquoi, sans cela, le choix de cette tombe ?... Comment s'en était-on procuré la clef ?...

—Mon Dieu, dit le chef de la sûreté, il me paraît admissible que des gens à la recherche d'un lieu de dépôt aient pris au hasard ce monument funèbre...

—D'autant plus qu'aucun corps n'y reposant, il ne

devait recevoir aucune visite... ajouta le commissaire aux délégations.

—Je vous arrête là, cher monsieur... répliqua la policière avec un accent de triomphe. Vos paroles même me donnent raison. Oui, le tombeau est vide, oui, le corps de la comtesse Kourawieff a été exhumé il y a vingt-trois ans et conduit en Russie, mais la cérémonie a été faite sans appareil, mystérieusement en quelque sorte, afin de ne point éveiller l'attention publique... Les journaux de l'époque n'en disent pas un mot... Qui donc pouvait connaître ces détails ?

—C'est vrai, le comte Yvan seul... murmura le commissaire.

—Encore une fois, la personnalité du comte Yvan ne doit en rien être mêlée au crime ! interrompit Aimée Joubert, avec une sorte d'impatience. Ce jeune Russe est innocent, absolument innocent, et tout s'est fait à son insu... Il existe un autre homme, un misérable, qui savait bien que la tombe était vide, car de près ou de loin il devait s'enquérir des moindres incidents relatifs à la contesse assassinée... Cet homme, ce misérable, qu'un infailible instinct me désigne, se faisait appeler Franz Muller à Berlin, et poussait l'impudente audace jusqu'à s'inscrire sous son nom véritable en Suisse, à l'Hotel du Mont-Blanc.

—Lartigues !... s'écrièrent à la fois les trois magistrats.

—Je n'en ai point la preuve, mais j'en jurerais ; quand une idée se présente à mon esprit si nette, si persistante, il est bien rare qu'elle soit menteuse !... ici les probabilités me paraissent constituer des certitudes. Mes recherches d'autrefois m'ont prouvé que Pierre Lartigues appartenait à une association ténébreuse ayant pour but d'exploiter la société sur une grande échelle. Qui vous dit qu'aujourd'hui nous ne nous trouvons point en présence de cette bande dont Lartigues doit être un des membres principaux, s'il n'en est le chef, car il est fécond en ressources, fertile en expédients... Il a certainement désigné le tombeau Kourawieff comme lieu de dépôt des correspondances de ses associés, et nul endroit ne pouvait être plus sûr, sous tous les rapports, car il difficile ou plutôt impossible de tenir pour suspects soit un homme, soit une femme qui, vêtus de grand deuil, la figure attristée, une couronne d'immortelles à la main, entrent dans un cimetière et franchissent le seuil d'un tombeau de famille.

—Qui donc, à moins d'être prévenu, verrait matière à suspicion dans un acte si simple et si pieux ?...

Tout ce que venait de dire Aimée Joubert était d'une logique à tel point inattaquable que ni M. de Gibray, ni ses compagnons, ne trouvèrent d'objection à formuler.

Les idées de la policière s'imposaient à eux.

La conviction qu'elle éprouvait s'emparait de leur esprit.

Une seule chose leur paraissait stupéfiante, c'était la merveilleuse perspicacité, l'instinct quasi divinatoire de cette femme qui, depuis deux heures à peine mise au courant d'une affaire inextricable, commençait déjà à porter la lumière où ils n'avaient vu, eux, que ténèbres.

Nos lecteurs savent combien les conjectures d'Aimée Joubert se rapprochaient de la vérité, ils comprendront cet étonnement. Après un moment de silence et de réflexion, la policière reprit :

—Tout confirme mes suppositions... Lartigues voyage à l'étranger, il a été vu dans différents pays... c'est à coup sûr afin de communiquer avec ses associés... Il vient ensuite à Bruxelles, se rapprochant de Paris, où il arrive pour commettre ou pour commander un nouveau crime.

Aimée Joubert ajouta, d'un ton farouche :

—Ah ! ce serait à croire que Dieu prend ma cause en main et prépare ma vengeance !... La prescription qui protège le misérable pour les crimes d'autrefois, pour l'assassinat de la comtesse Kourawieff, n'existerait plus alors, et je pourrais demander et obtenir justice !...

Les voitures s'arrêtèrent.

On était arrivé au Palais.

La demie après cinq heures sonnait.

Mme Rosier, en voyant l'heure au cadran de l'horloge, se rappela brusquement que Maurice avait promis de venir dîner avec elle à six heures précises.

—Je suis extrêmement pressée... dit-elle à M. de Gibray. On doit m'attendre chez moi à six heures... Hâtons-nous, je vous prie...

—Nous n'en avons que pour quelques minutes.

On monta rapidement au cabinet que nous connaissons déjà, et le juge d'instruction chercha la feuille de papier découpée et pliée qu'il regardait comme une chose insignifiante.

Il la trouva sans peine et la présenta à Aimée Joubert.

—Celle-ci la déplia et poussa un cri de joyeuse surprise.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Paul de Gibray.

—Vous disiez ce papier sans importance.

—En a-t-il une que j'ignore ?

—S'il en a une ! Ah !... je le crois bien !... C'est peut-être la lumière au milieu des ténèbres !... le fil d'Ariane à l'entrée du labyrinthe...

—Que voyez-vous donc dans ce papier ?

—Je suis surprise que vous ne l'avez pas deviné ! Comment n'avez-vous pas reconnu à ces découpages un des moyens mis en usage pour les correspondances diplomatiques dans les ambassades ? Comment n'avez-vous vu, du premier coup d'œil, que vous aviez dans la main une grille ?

—Une grille ? répéta Paul de Gibray. Est-ce bien sûr ?

—Absolument sûr, et demain je vous en donnerai la preuve en m'en servant moi-même... La présence de cette grille trouvée sur l'homme assassiné me confirme de plus en plus dans mon idée première... Oui, nous sommes en face d'une association de malfaiteurs, et l'un des associés a tout bonnement assassiné deux de ses complices. Je supposais, il y a un instant, que Lartigues faisait partie de cette bande. Maintenant je l'affirme... Il y a vingt-cinq ans que j'ai vu dans son portefeuille un papier semblable à celui-ci et, comme vous aujourd'hui, j'ai cru à cette époque qu'il était sans importance... L'expérience m'a révélé, depuis lors, que je me trompais... Lartigues est venu dernièrement à Paris... S'il n'y est plus il y reviendra, car il se croit, il doit se croire à l'abri de tout danger.

—Personne ne le connaît, se dit-il, personne ne le menace...

—Le misérable compte sans moi ! ! Je suis debout encore et j'ai repris mes armes ! ! C'est Dieu qui vous a inspiré la pensée de réclamer mon aide ! ! Qu'il soit béni ! !

—Monsieur de Gibray, je vous demande la permission d'emporter ce papier... Il me faut l'étudier à tête reposée...

—Emportez-le, madame...

—Demain j'aurai besoin de visiter le tombeau Kourawieff, au Père-Lachaise.

—Je vous y accompagnerai.

—Je tiens à examiner aussi l'intérieur de la voiture où on a trouvé l'homme...

—Cette voiture est dans la cour du Dépôt.

—A merveille... Quels sont les agents qui ont suivi l'affaire jusqu'à cette heure ?

—Sodelet et Martel... répondit le chef de la sûreté.

—Veuillez leur donner l'ordre, ainsi qu'à une demi-

douzaine d'hommes de la brigade, de relever ce soir sur les livres de police de tous les hôtels de Paris le nom des voyageurs qui sont partis dans la journée du 21... C'est très essentiel...

—Ce sera fait.

—Demain matin, à dix heures, j'attendrai Jodelet et Martel dans la maison de la rue Meslay, dont je vous demande la clef.

—En descendant je vous la remettrai... dit le commissaire aux délégations.

Aimée Joubert poursuivit :

—Là je leur donnerai mes instructions... Je reviendrai ensuite vous prier de vouloir bien venir avec moi au Père-Lachaise.

—Je serai prêt... dit M. de Gibray.

—Pouvez-vous me confier les photographies que je vous ai demandées ?

—Les voici... Choisissez les meilleures épreuves.

La policière choisit en effet, et quitta le cabinet du juge d'instruction avec le chef de la sûreté et le commissaire.

Celui-ci lui remit la clef de l'appartement de la rue Meslay et fit prévenir Jodelet et Martel qu'il les attendait.

Mme Rosier monta en voiture en sortant du Palais, et dit au cocher :

—Rue de la Victoire... Cent sous la course... Brûlez le pavé !...

Une fois seule dans son fiacre, l'ex-policieère se mit à réfléchir sérieusement à la position qu'elle venait d'accepter.

Pendant quelques minutes elle ne songea plus au crime qui préoccupait tout Paris ; elle ne pensa plus qu'à Maurice.

—Je n'ai pas eu le courage de refuser—se disait-elle, parce que la haine reste vivace au fond de mon cœur, parce que je veux me venger de l'infâme que je croyais un honnête homme, à qui je me suis donnée, pleine de confiance et d'amour, et qui n'était que le plus vil des bandits, le plus lâche des assassins !!!

« La haine et la soif de la vengeance me poussaient en avant... J'ai dit : oui !... Mais n'aurais-je pas mieux fait de répondre : non !

« Si Maurice apprenait un jour par hasard que j'appartiens à la police, que je fais partie de la brigade de sûreté, que je suis un numéro parmi les agents, me conserverait-il sa tendresse ? me garderait-il son estime ; ne subirait-il pas en aveugle l'absurde préjugé qui fait du policier quelque chose de louche et d'abject ?

« Non... non... c'est impossible !... Je saurais bien lui ouvrir les yeux. L'enfant pardonnerait à sa mère et ne cesserait point de l'aimer ! J'aurai soin d'ailleurs d'agir de façon à ce qu'il ne découvre jamais rien... Mes habitudes ne lui sembleront pas modifiées et sous *Madame Rosier*, la petite bourgeoise calme et méthodique, je le défierai bien de découvrir la policière énergique, active, infatigable, qu'on surnommait autrefois *l'Éil-de-Chat* et qui va mériter encore ce surnom !

III

A peu près rassurée par les réflexions que nous venons de reproduire, Aimée Joubert, dont l'imagination passait vivement d'un sujet à un autre, poursuivait :

—Il est impossible que je m'abuse... Oui, Lartigues est bien la cheville ouvrière de ce lugubre drame... Oui, j'ai bien fait de reprendre mon rôle, car au comte Yvan, à ce fils dont on a tué la mère et qui n'a pas maudit en moi la maîtresse de l'assassin, je dois une reconnaissance éternelle... Je la lui payerai en travaillant à sa vengeance... Je lui livrerai l'homme puissant, le gentilhomme infâme, dont Lartigues ne fut que l'instrument payé !...

La voiture fit halte.

On était arrivé rue de la Victoire.

Aimée Joubert descendit, paya le cocher et le renvoya.

Quoique le cheval eût marché bon train, il était six heures un quart.

Depuis à peu près vingt minutes Maurice attendait dans le salon, assis au coin d'un bon feu.

Il quitta son siège pour aller au-devant de Mme Rosier, qu'il embrassa sur les deux joues, et il s'écria gaiement :

—Vous ne me gronderez pas aujourd'hui, bonne amie... C'est vous qui êtes en retard...

—Une fois n'est pas coutume... répondit la policière du même ton.

Puis elle prit dans ses mains la tête brune de Maurice et lui posa longuement ses lèvres sur le front.

Pauvre femme ! pauvre mère ! L'homme qu'elle embrassait avec une tendresse immense était l'assassin qu'elle avait mission de chercher pour l'envoyer à l'échafaud, et cet assassin était son fils !...

Rien ne se soulevait en elle, cependant... Aucun instinct ne l'avertissait...

—J'ai été retenue plus longtemps que je ne le croyais... reprit-elle, en se débarrassant de son chapeau et de son pardessus. Je voyais passer l'heure et je me faisais beaucoup de mauvais sang. Pardonne-moi...

—Vous n'avez nul besoin de pardon, bonne amie, et c'est moi qui, neuf fois sur dix, doit réclamer votre indulgence...

La domestique entr'ouvrit la porte du salon.

—Madame est servie... dit-elle

—Eh bien ! allons nous mettre à table...

Aimée Joubert prit le bras de son fils qui la regardait en souriant, et le conduisit à la salle à manger où le petit dîner fin les attendait.

Le repas fut exquis et très animé, mais ne se prolongea point outre mesure.

A neuf heures, Maurice prit congé de celle qu'il appelait *bonne amie*.

—Tu te souviens de ta promesse ? lui demanda-t-elle, en le reconduisant jusqu'à la porte de l'anti-chambre.

—Quelle promesse ?

—Celle de m'écrire si ton absence devait se prolonger plus de trois jours...

—Je n'aurais garde de l'oublier...

—J'y compte, et tu me feras bien de la peine en manquant de parole...

Maurice embrassa de nouveau Mme Rosier et se rendit à son appartement de la rue de Navarin.

Avant de se coucher il apprêta sa valise pour le lendemain.

Il rassembla les notes qui devaient lui servir à Vic-sur-Braisnes, et les serra dans son portefeuille ainsi que la grille dont il comptait faire usage pour écrire au capitaine Van Broecke s'il y avait lieu. Il glissa le portefeuille lui-même dans son sac à main, se mit au lit et s'endormit aussitôt.

Nous le laisserons dormir.

* * *

Immédiatement après le départ de Maurice, Mme Rosier attacha son chapeau sur sa tête, jeta son manteau sur ses épaules et sonna.

La servante accourut.

—Madeleine, lui dit la policière, je suis obligée de sortir...

—Bien, madame...

—Je resterai probablement assez tard dehors... Je ne puis même assigner une heure quelconque à mon retour... donc ne m'attendez pas et couchez-vous... J'emporte ma clef.

—Bien, madame...

Madeline était une fille simple et dévouée, au service de Mme Rosier depuis quinze ans.

Jamais elle ne s'était occupée de ce que faisait sa maîtresse.

Jamais une des actions de *Madame* n'avait été pour elle matière à commentaires ou à suppositions.

Elle ne s'étonnait de rien, trouvait toutes choses absolument naturelles, et à un ordre, quel qu'il fût, se contentait de répondre laconiquement et respectueusement, ainsi qu'à deux reprises nous venons de l'entendre :

—Bien, madame...

Aimée Joubert, à vingt pas de sa maison, arrêta une voiture qui passait à vide et se fit conduire au boulevard Saint-Martin, en face du numéro 64.

Là, elle congédia son cocher et gravit l'escalier qui du boulevard conduit à la maison indiquée.

L'heure étant peu avancée, la porte de cette maison n'était point close.

La policière entra, traversa une petite cour recouverte par un vitrage et s'engagea, au fond de cette cour, dans un escalier qui, bifurquant au premier étage, conduisait à deux corps de bâtiment différents, donnant l'un et l'autre sur la rue Meslay.

Arrivée au troisième étage, où le gaz ne brillait que par son absence, Aimée Joubert alluma une petite bougie de poche, afin de s'éclairer dans un long couloir sur lequel donnaient plusieurs portes.

Au milieu du couloir, elle s'arrêta devant une de ces portes, introduisit une clef dans la serrure, ouvrit, franchit le seuil et referma la porte à double tour derrière elle.

A coup sûr, elle connaissait de longue date l'appartement où elle venait de pénétrer, car sans hésiter elle alla droit à la pièce servant de cuisine ; toutes choses s'y trouvaient brillantes et en bon ordre, comme si elles étaient entretenues chaque jour par une active ménagère.

Sur la cheminée on voyait une lampe.

Aimée Joubert l'alluma et passa dans un petit salon où le feu était tout prêt.

Il suffisait, pour le faire flamber, d'une allumette jetée sur les copeaux résineux.

La policière plaça cette allumette et continua sa visite par une chambre à coucher fort bien tenue.

Le lit était fait avec soin.

Les draps d'une éclatante blancheur se détachaient sur un couvre-pied sombre recouvert d'un édreon.

L'ameublement, simple mais confortable, offrait une propreté toute flamande.

De la chambre à coucher Mme Rosier passa dans une autre pièce autour de laquelle régnaient de grandes armoires fermées par des panneaux à coulisses.

Elle fit jouer ces panneaux.

Ces armoires offraient un assortiment complet de robes et de costumes féminins appartenant à toutes les classes de la société, depuis la toilette somptueuse de la femme riche et élégante, jusqu'aux haillons de la mendicante, en passant par le casaquin des dames de la halle et la robe de bure de la religieuse.

C'était la répétition de ce que nous avons montré à nos lecteurs, boulevard du Temple, dans l'appartement du faux abbé Méryss.

Seulement, rue Meslay, la garde-robe, au lieu d'être à usage d'homme, était à usage de femme.

—Allons, se dit Mme Rosier, tout est entretenu aussi bien qu'autrefois... Rien n'a dégénéré.

Elle referma les armoires, retourna dans le salon qu'éclairaient les lueurs du feu, s'approcha d'un bureau où se voyaient des papiers de tous les formats, des enveloppes de toutes les grandeurs, un encrier, des plumes, de la cire à cacheter de diverses couleurs, etc., etc.

Elle posa sa lampe sur ce bureau, s'assit dans un commode fauteuil garni de basane verte et tira de sa poche l'agenda qui lui venait du juge d'instruction.

Cet agenda, outre les notes écrites en lisant les procès-verbaux et les interrogatoires, contenait aussi la grille trouvée sur l'homme aux tatouages.

—Demain, se dit Aimée Joubert, j'irai consulter de nouveau les dossiers de M. de Gibray. Aujourd'hui je dois étudier les notes que j'ai prises et chercher la clef de la grille que j'ai entre les mains...

Elle prit le papier découpé, le déplia, l'étala devant elle et l'examina avec une profonde attention.

Les découpures étaient nettes, de forme allongée, et toutes de dimensions égales.

Les bords offraient de petites maculatures noires, tranchant sur la blancheur du papier.

—Cette grille a déjà servi... murmura la policière, la plume en écrivant a bavé sur la marge des découpures. Ai-je ici du papier à lettres quadrillé, celui que l'on emploie en pareilles circonstances ?

Elle chercha sur le bureau où nous savons déjà que du papier de toutes les tailles était entassé et continua :

—Oui, en voici... Je vais tâcher de prouver demain,

à ces messieurs du parquet et de la préfecture, que je ne me suis point trompée...

La grille qui se trouvait sous les yeux de Mme Rosier doit jouer un rôle dans la suite du drame que nous racontons.

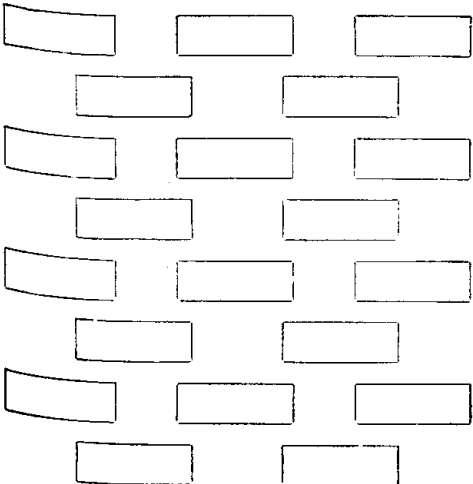
En conséquence il nous semble utile d'initier nos lecteurs à l'usage des grilles qui permettent d'écrire les choses les plus mystérieuses avec la certitude absolue qu'elles resteront lettre close pour quiconque ne possède point la clef.

La grille trouvée sur le cadavre du voyageur tatoué était de la grandeur d'une feuille de papier à lettres in-octavo.

Il fallait l'employer en la plaçant dans le sens de la hauteur.

IV

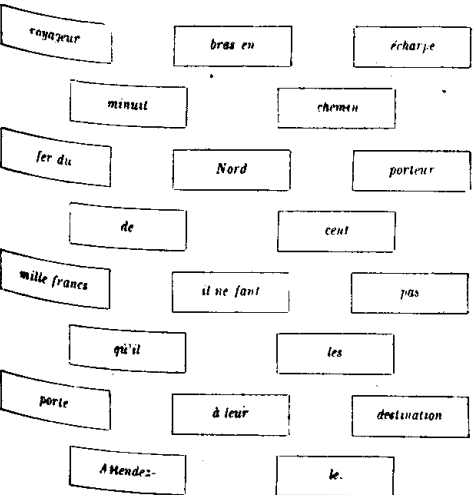
Les découpures offraient le dessin dont nous allons donner la reproduction afin d'être parfaitement intelligibles et de frapper les yeux par une image matérielle.



Il importe d'ajouter que la grille en question, au lieu d'être percée de vingt carrés longs seulement, en offrait quarante.

Mme Rosier l'appliqua sur une feuille de papier à lettres de dimension identique, de façon à ce que chaque découpe se trouvât à cheval sur la ligne quadrillée de la feuille, et l'immobilisa par en haut au moyen d'une règle en acier qui pesait également sur les bords de la grille et du papier à lettres.

Ensuite, elle traça dans chacune des découpures de la grille les mots suivants :



Ce qui constituait, en style télégraphique, cette phrase laconique :

Voyageur, bras en écharpe, minut, chemin fer du Nord, porteur de cent mille francs, il ne faut pas qu'il les porte à destination, attendez-le.

Ceci écrit, la policière enleva la grille et sur la feuille de papier quadrillé apparurent les mots, découpus en apparence, mais offrant cependant un sens très clair.

Reprenant ensuite la plume, elle remplit les blancs en intercalant dans les phrases les mots détachés que nous soulignons.

L'ensemble produisit ceci :

Bordeaux, le 20 décembre, 1876.

Cher ami, j'ai reçu ce matin la visite de notre voyageur, il a le bras en ce moment en écharpe, à la suite d'un grave accident arrivé cette nuit à minut, sur le chemin de fer du Nord : je crains à cette heure, moi, de voyager sur le chemin de fer du réseau Nord. Il était porteur d'une traite de la maison Franck de Paris. Cette traite est, cher ami, de trois cent mille francs. Je vous l'expédie ci-jointe, mais ces trois cent mille francs, je crois qu'il ne faut certes pas que nous les employions de suite à nos affaires... Je suis d'avis qu'il vaudrait mieux les garder pour un moment plus opportun. Qu'on les porte sans retard à leur véritable destination, à la Banque de France ou au Comptoir d'Escompte.

Attendez-moi vers le jeudi de la semaine prochaine.

A vous,

J. T...

La lettre était achevée.

On voyait que Mme Rosier n'avait point oublié son ancienne profession et qu'elle était parfaitement au courant de l'usage des grilles.

Après avoir fini cette lettre, où le sens des mots détachés de la première se trouvait dénaturé de la façon la plus complète et la plus adroite, elle la plia avec la grille, se promettant de donner à M. de Gibray la preuve qu'elle ne s'était point trompée dans ses conjectures.

Elle passa ensuite à l'étude sérieuse et approfondie des notes qu'elle avait prises.

Vers minuit elle quitta son siège, alluma sa bougie de poche, éteignit la lampe, jeta des cendres sur le feu et sortit de l'appartement de la rue Meslay en refermant à double tour la porte derrière elle.

A minuit et demi elle était de retour rue de la Victoire, où elle se coucha et s'endormit en pensant à son cher Maurice.

Son sommeil fut fiévreux, agité, peuplé de rêves bizarres, dans lesquels passaient des formes sombres et des visages sinistres.

Elle s'éveilla de bonne heure, sauta en bas de son lit, s'habilla rapidement et de la manière la plus simple, puis sonna sa domestique et lui donna l'ordre de préparer sur-le-champ une tasse de chocolat.

Nous connaissons l'obéissance passive de Madeleine, et nous savons en outre qu'elle ne questionnait jamais.

Pendant, il lui parut singulier d'entendre sa maîtresse réclamer ce chocolat qu'elle prenait d'habitude beaucoup plus tard, et elle ne put s'empêcher de demander :

— Madame va sortir ?

— Oui, répondit Aimée Joubert.

— Pour quelle heure faudra-t-il préparer le déjeuner de madame ?

— J'ai à régler des affaires d'intérêt qui peuvent me retenir longuement... Je déjeunerai dehors...

— Bien, madame... Mais madame dînera ici ?

— Je le pense.

— Madame veut-elle me commander son menu ?...

— Inutile... Vous ferez ce que vous voudrez.

— Bien, madame...

Madeline sortit et reparut au bout d'un quart d'heure apportant le chocolat, du beurre frais et du pain grillé.

Mme Rosier fit en quelques minutes un repas sommaire et quitta son appartement.

Avant neuf heures elle arriva rue Meslay, dit quelques mots au concierge qui, la connaissant de longue date, ne parut nullement étonné de la voir, puis monta comme la veille au troisième étage.

Une explication brève est ici nécessaire.

La maison donnant tout à la fois sur le boulevard Saint-Martin et sur la rue Meslay appartenait à la ville de Paris, qui mettait à la disposition du chef de la sûreté un logement mystérieux dont la Préfecture payait le loyer.

Le concierge était un ancien agent de police, blessé gravement jadis dans une arrestation de malfaiteurs et devenu impropre pour le service. Il avait obtenu cette loge dont les petits bénéfices s'ajoutaient à sa pension de retraite.

Il avait pour consigne de tenir en bon ordre le logement que nous connaissons, de telle sorte qu'il

fût prêt sans cesse à recevoir un hôte de passage et il obéissait ponctuellement à cette consigne.

Lorsqu'un locataire le questionnait, par hasard, sur ce logement, où on ne voyait habituellement âme qui vive, il répondait :

— C'est loué pour une personne riche qui habite la campagne et qui veut avoir un pied-à-terre à Paris...

— Elle n'y vient pas souvent, cette personne... répliquait-on.

— C'est son affaire... Les termes sont exactement payés... C'est tout ce qu'il faut... Le reste ne me regarde pas...

Aimée Joubert, une fois dans l'appartement, alla droit à la chambre des costumes, fit glisser le panneau mobile d'une des armoires, choisit un costume de religieuse, le revêtit sur-le-champ, s'assit devant une table de toilette, se servit des cosmétiques et des fards avec l'habileté d'une comédienne émérite et modifia son visage de manière à le rendre méconnaissable.

Ceci fait, elle se rendit au petit salon et se plongea de plus belle dans l'étude de ses notes.

Un peu après dix heures, le bruit de la sonnette de la porte d'entrée la tira de son travail.

Elle alla ouvrir.

Jodelet et Martel étaient sur le seuil.

Les deux agents firent un pas en arrière en voyant une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, dont ils ne connaissaient pas la figure.

— Pardon, ma sœur... mais nous nous trompons certainement... dit Jodelet avec embarras.

La policière sourit.

— Non, mes amis, répliqua-t-elle, vous ne vous trompez pas... Entrez...

Jodelet n'avait pas reconnu le visage, mais il reconnut la voix et, étouffant une exclamation de surprise, il passa, suivi de Martel, devant Aimée Joubert.

Celle-ci referma la porte et rejoignit les deux hommes dans le salon.

— Sapristi, Mme Rosier, fit Jodelet, dont la physionomie rayonnait d'enthousiasme, vous pouvez vous vanter d'être d'une jolie force !... Vous auriez fait fortune au théâtre !... Brasseur ne se grime pas mieux que vous... et notez bien qu'on ne le voit qu'au gaz, de l'autre côté de la rampe !...

— Il est de fait que c'est étourdissant ! appuya Martel. J'aurais passé vingt-quatre heures auprès de madame, en chemin de fer ou n'importe où, sans me douter que je la connaissais...

— Si je n'ai pas oublié le métier, tant mieux ! répliqua vivement Aimée Joubert, en serrant les mains des deux hommes. Nous en aurons besoin...

— Comme ça, nous allons encore travailler ensemble, reprit Jodelet tout joyeux.

— Oui, mon ami... l'écheveau qu'il s'agit de débrouiller est compliqué ! Ces messieurs du parquet et de la préfecture m'ont priée de vous donner un coup de main.

— Et c'est une riche idée qu'ils ont eue là ! s'écria Martel. Où personne ne voit goutte, vous voyez clair, vous ! Ah ! ce n'est pas pour rien qu'on vous avait surnommée l'Éil-de-Chat.

— Vous êtes au courant de l'affaire ? demanda Jodelet.

— Oui, et s'il me manque quelques détails je compte sur vous pour me les donner...

— Nous sommes à votre disposition.

— Je n'en doute pas... M'apportez-vous le relevé des noms des voyageurs qui, le lendemain du crime, ont quitté les hôtels qu'ils habitaient ?

— Nous avons été avertis un peu tard et le travail n'est point terminé, quoiqu'il ait été confié à bon nombre d'inspecteurs.

V

Aimée Joubert fronça le sourcil.

Jodelet reprit vivement :

— Tous les hôtels n'ont pas été visités... Il y avait impossibilité matérielle... Le temps manquait, mais les agents sont à la besogne aujourd'hui, et je vous apporte ce qui a été fait hier de sept heures à minuit.

— Combien d'arrondissements ?
— Huit... Avant ce soir, le relevé des vingt sera dans vos mains.

— Il ne faudra point négliger les hôtels de l'ancienne banlieue.

— On ne négligera rien.

— Avez-vous beaucoup de noms ?

— Pas plus d'une vingtaine... Les étrangers viennent peu à Paris dans ce moment, et les hôteliers s'en plaignent...

— En effet, vingt départs sur huit arrondissements en un jour, c'est de beaucoup au-dessous de la moyenne habituelle... Donnez-moi vos rapports...

— J'ai cru devoir les résumer en un seul... répondit Jodelet.

En même temps il présentait un papier à Mme Rosier.

— Vous avez bien fait, dit-elle ; j'attendrai la suite, que je vous prierai de m'apporter ce soir, à dix heures.

— Où ?

— Ici.

— Comptez sur moi...

— Nous ne commencerons aucune recherche avant que j'aie le travail complet... c'est lui qui doit me guider... Maintenant j'ai besoin de quelques renseignements sérieux, et j'espère que vous pourrez me les donner...

Jodelet fit un geste qui signifiait clairement :

— Je l'espère bien aussi...

Puis, tout haut, il ajouta :

— De quoi s'agit-il ?

— Avons-nous en ce moment bon nombre de récidivistes, au Dépôt, à Mazas et à la Roquette ?...

— Une centaine de chevaux de retour, environ... Anciens forçats et anciens réclusionnaires...

— Bien... Il me faut leurs noms, qui m'apprendront si ce sont de vieilles connaissances à moi...

— Il y en a dans le lot, ce n'est pas douteux, quand ce ne serait que *Boulingrin, La Savate, Jambé Limonsine, Mollet de Coq, le Pianiste et le Cocodès*... tous gredins qui sont venus se faire pincer à Paris.

— Et parmi les libérés non soumis à la surveillance, mais que vous surveillez tout de même, y en a-t-il quelques-uns à qui j'ai eu affaire autrefois ?...

— Oui.

— Des noms ?

— *Sylvain Cornu et Galoubet*, par exemple...

— Très bien... Faites filer ces deux hommes et qu'on me mette le plus tôt possible au courant de leurs habitudes...

— Ce ne sera pas difficile, au moins pour l'un d'eux, répliqua l'agent de police. Galoubet est un ancien maquignon qu'on est toujours sûr de trouver au marché aux chevaux... Il suit aussi les ventes aux enchères et il met volontiers cent sous sur les bidets de cent francs.

— C'est tout, quant à présent... dit Aimée Joubert. Je dois me rendre à la préfecture.

— A ce soir, alors ?...

— A ce soir !

Les deux détectives se retirèrent pour aller exécuter les ordres qu'ils venaient de recevoir.

Une demi-heure plus tard, Mme Rosier entra dans le cabinet du chef de la sûreté.

Ce dernier, en voyant une religieuse, ne reconnut pas tout d'abord son agent féminin, et ce fut seulement en l'entendant parler qu'il lui devint possible de constater son identité.

— Pourquoi ce costume ? lui demanda-t-il.

— Parce qu'il n'en est aucun autre qui me déguise plus complètement... A qui l'idée viendrait-elle que cette sœur de Saint-Vincent-de-Paul puisse être l'*Éclat* ? Une religieuse, d'ailleurs, n'est jamais suspecte... Au nom de la charité elle a partout ses grandes entrées et sa présence n'étonne nulle part, pas plus dans un bouge que dans un palais...

— C'est juste.

— Voulez-vous faire prévenir le juge d'instruction que je suis ici ?... Nous devons visiter ensemble la voiture du loueur de la rue Ernestine et aller ensuite au Père-Lachaise, au tombeau Kourawieff.

— A l'instant.

Le chef de la sûreté sonna.

Un garçon de bureau se présenta et reçut l'ordre d'aller au Palais de Justice avertir M. de Gibray et le commissaire aux délégations.

Aussitôt après son départ le chef de la sûreté reprit :

— Avez-vous vu Jodelet et Martel ?

— Tout à l'heure, oui.

— Eh bien ?

— Leurs recherches n'étaient point terminées...

La visite des hôtels et l'examen des livres de police exige beaucoup de temps... J'aurai ce soir le complément de leur travail... Ils ont mes instructions.

— A merveille...

Dix minutes s'écoulèrent, au bout desquelles le juge d'instruction et le commissaire franchirent le seuil du cabinet.

La fausse religieuse produisit sur eux son petit effet, comme sur le chef de la sûreté et sur les agents, puis, après l'avoir complimentée au sujet de son grand talent de transformation, M. de Gibray lui dit :

— Nous commencerons par la voiture, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, si vous le voulez bien.

— Cette voiture est ici, dans la cour du Dépôt, fit le chef de la sûreté.

Descendons.

Le coupé appartenant au loueur Binet se trouvait remisé auprès d'un certain nombre des *paniers à salade* qui font chaque jour le service des prisons de Paris.

Tel nous l'avons vu au sortir de la cour de la rue Ernestine, tel il était encore.

On doit se souvenir que les scellés avaient été posés sur les portières.

Ces scellés demeuraient intacts.

M. de Gibray les enleva, après avoir constaté de visu qu'on n'avait touché à rien.

Aimée Joubert ouvrit une portière et jeta un coup d'œil dans l'intérieur.

— Tout est-il dans le même état qu'au moment où on a trouvé le cadavre ? demanda-t-elle.

— Exactement.

— A-t-on cherché sous les coussins ?

— On a cherché partout...

— Malgré cette réponse la policière monta dans la voiture.

Elle passa ses doigts menus entre les plis de la garniture. Elle déplaça les coussins où le sang de l'homme assassiné avait mis sur le drap bleu de larges taches d'un noir rougeâtre.

Ceci fait sans résultat, elle descendit, écarta la bande de drap qui masquait un strapontin, et palpa ce strapontin.

Le paillasson fut ensuite l'objet de son examen. Elle le souleva.

— Eh ! chère madame, fit M. de Gibray, à qui la minutie de ces recherches portait sur les nerfs, nous avons visité tout cela par le menu, et nous n'avons rien trouvé.

— C'est que vous avez mal cherché !!! s'écria Mme Rosier, en se penchant vers le plancher du fiacre.

Ce plancher était fixé sur l'armature de fer de la caisse par plusieurs boulons.

L'un de ces boulons manquait depuis un temps immémorial, laissant à sa place une cavité peu profonde, de la largeur d'une pièce de vingt sous.

Cette cavité renfermait un objet de métal brillant encore, malgré la couche boueuse dont il était recouvert.

Aimée Joubert entreprit de dégager cet objet avec ses ongles.

— Qu'est-ce donc ? lui demandèrent à la fois les trois magistrats.

— Quelque chose que je crois fort intéressant et qui n'en a pas moins échappé à vos investigations... répondit-elle.

Puis, presque aussitôt elle ajouta :

— Je le tiens... regardez, messieurs... Trouvez-vous que ma trouvaille soit de quelque importance ?...

Cette trouvaille consistait en un bouton de manchette, en or, représentant un fer à cheval garni, de six petites turquoises en guise de clous.

Une des turquoises manquait dans son alvéole.

— Très important !!! répondit le juge d'instruction. Je ne m'explique point que ceci ait passé inaperçu... Ce bouton de manchette n'appartenait pas à la victime, mais il pouvait très bien avoir été la propriété de l'assassin...

— C'est possible... c'est même probable... fit Aimée Joubert, les yeux fixés sur le joyau. Ceci n'est pas le moins du monde un objet de pacotille... C'est élégant, original... presque artistique... Cela doit sortir de chez un bon joaillier de Paris.

— Il manque une turquoise, vous l'avez vu ?... répondit M. de Gibray.

— Oui, cette turquoise, détachée de son alvéole, sera tombée sur le pavé, par une des fentes du parquet de la voiture... Peu importe, mais l'indice que je viens de trouver me dérouté complètement, je l'avoue...

— Pourquoi cela ? demanda le juge d'instruction.

— Parce que le bijou que voilà devait être porté par un jeune homme élégant et riche, et que je ne me figurais point ainsi l'assassin... Il faudrait faire photographier ce bouton et envoyer une épreuve à tous les joailliers, mais en leur laissant croire qu'il s'agit simplement d'un vol... Il importe, quant à présent, de faire aussi peu de bruit que possible autour de l'affaire qui nous occupe... Nous trouverons le vendeur, et par lui nous aurons sans doute des renseignements utiles.

— Ce n'est pas douteux...

— Voulez-vous que je me charge de surveiller le tirage et la distribution des épreuves ?

— Nous vous saurons gré de vous en occuper, répondit Paul de Gibray.

Aimée Joubert mit le bouton de manchette dans son porte-monnaie et referma la voiture.

VI

— Maintenant, messieurs, dit la policière, si vous voulez bien, nous irons au Père-Lachaise.

— Partons, répliqua le juge d'instruction. Au moment où nos quatre personnages s'éloignaient de la préfecture, une voiture de grande remise croisait leur fiacre.

Paul de Gibray avait la tête à la portière. Il aperçut dans cette voiture le comte Yvan et donna l'ordre d'arrêter.

Le jeune Russe, ayant reconnu le magistrat, en avait fait autant.

Les deux hommes mirent pied à terre.

— Venez-vous me voir, monsieur le comte ? demanda M. de Gibray.

— Je venais solliciter de vous une autorisation...

— S'il est en mon pouvoir, de l'accorder, je serai très heureux de vous être agréable... De quoi s'agit-il ?

— De la tombe qui porte le nom de ma famille... Permettez-moi de faire faire à cette tombe les réparations indispensables.

— Nous allons au Père-Lachaise... dit le juge d'instruction. Voulez-vous nous y accompagner ?... Je vous dirai après cette visite s'il m'est possible de vous satisfaire immédiatement, ou si les choses doivent rester en l'état jusqu'à la fin de notre enquête...

— Je vais donc avoir l'honneur de vous suivre...

Le comte remonta dans sa voiture et enjoignit à son cocher d'accompagner le fiacre.

Le temps était sec et beau, la gelée persistait. Les chevaux marchaient bon train.

On arriva rapidement à l'entrée du cimetière, où tout le monde descendit.

— Quelle est cette religieuse ? demanda tout bas Yvan Smoiloff à M. de Gibray qui, à la grande surprise du jeune Russe, répondit :

— C'est Mme Rosier.

Le commissaire aux délégations alla prévenir le conservateur et réclama sa présence, ainsi que celle d'un ouvrier serrurier.